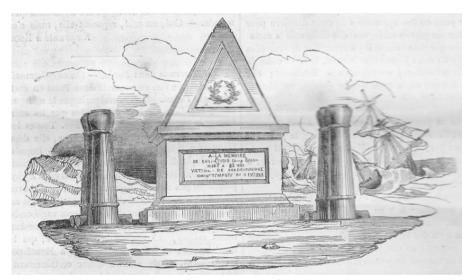
mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Monument de Lyvois à Alger

N°96 - Juin 2019

Sommaire

Éditorial La Rédaction 5
Les chemins de mémoire
Monument de Lyvois à Alger
Le magasin pittoresque 6
Biographie
Isabelle Eberhardt, exploratrice, journaliste, écrivain
Odette Goinard10
Écrivain public
Le dénuement
Isabelle Eberhardt16
Écrivain public
Yasmina
Isabelle Eberhardt 18
Les chemins de mémoire
Faire le tour du monde dans son fauteuil en lisant Le Magasin
pittoresque et l'Illustration
Annie Krieger- Krynicki20
Les chemins de mémoire
La traversée vers l'Algérie en 1845
Adolphe - Laurent Ioanne23

L'arrivée à Oran	
Adolphe - Laurent Joanne	40
Écrivain public	
Voyage en Algérie	
Théophile Gautier	58
Les chemins de mémoire	
L'expansion d'Oran	
Adolphe - Laurent Joanne	68

Mémoire d'Afrique du Nord ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net

Éditorial



La Rédaction

Chers amis lecteurs

Pour cette période de vacances où la mer est dénoncée pour ses périls et alors qu'on célèbre le courage absolu des sauveteurs en mer, il nous a paru juste de remettre en lumière le sacrifice d'un jeune lieutenant d'artillerie, Polytechnicien, Charles de Lyvois, qui, en 1835, perdit la vie, lui-aussi, en secourant un navire russe en perdition dans la rade d' Alger. Nous avons aussi voulu évoquer la personnalité hors normes d'Isabelle Eberhardt dont Odette Goinard a fait jouer les multiples facettes, en présentant quelques extraits de ses nouvelles algériennes.

Mais c'est le moment de partir en voyage grâce au créateur de l'Illustration, Adolphe-Laurent Joanne. Son voyage en Algérie est à rapprocher de celui de Théophile Gautier, évocation poétique andis que l'inventeur des fameux *guide Joanne*, est plus technicien quand il décrit la construction d'Oran, œuvre de longue haleine qui permet de mesurer la vision prospective et la ténacité de ses fondateurs.

La Rédaction

Les chemins de mémoire

Monument de Lyvois à Alger

Le magasin pittoresque

Nos lecteurs n'ont pas oublié la terrible tempête qui, au commencement de février dernier, désola toute la côte de l'Algérie. Le vent, par sa violence, rappelait les ouragans des Antilles ; il mangua d'enlever et de jeter à la mer un officiergénéral; il mit en un imminent péril même les navires qui s'étaient réfugiés dans le port d'Alger. Depuis plusieurs jours, la côte était couverte de débris, et le mauvais temps continuait de régner, lorsque le 41 février un trois-mâts russe, la Vénus de Bionberg, vint s'échouer sur les rochers escarpés, situés au bas de l'hôpital de Castine ; il avait à sa gauche le brick français le Cygne, stationnaire du port, et à droite le trois-mâts belge, le Robuste. La population d'Alger était sur le rivage, s'efforcant de porter secours à l'équipage de la Vénus ; mais la mer se déchaînait avec tant de fureur que toutes les tentatives faites pour établir une communication, entre la terre et le trois-mâts échoué étaient demeurées infructueuses. Cependant le temps s'écoulait ; la brise forçait encore, et la position des naufragés devenait à chaque instant plus désespérée.

Alors se présenta un jeune officier d'artillerie, de Lyvois, un de nos anciens camarades de l'École Polytechnique, doué de l'esprit le plus actif, du courage le plus résolu, et d'une générosité de cœur qui déjà l'avait exposé à plus d'un péril.

Se fiant à une adresse déià éprouvée, et à une vigueur peu commune, il se fait attacher par une corde, descend par la fenêtre de l'hôpital, et, triomphant des flots, aborde le troismâts belge; de là il gagne à la nage, avec le plus grand bonheur, le navire russe, et lui porte le bout d'une corde qui établit une communication entre les deux bâtiments. Cependant, à bord de la Vénus, on hésitait à se confier à ce moyen de salut, qui en définitive sauva les naufragés ; de Lyvois; pour donner l'exemple, s'accroche au cordage, et, porté par la force des poignets s'avance vers le Robuste. Il était à moitié route, quand une vague énorme soulève le Robuste et le pousse vers la Vénus ; le généreux officier est plongé dans les flots ; une seconde vague survient, le lance sur le rocher et l'engloutit saut retour. La mer a gardé sa proie.

La population d'Alger et l'armée sont frappées de consternation à la vue de ce funeste événement. Aussitôt on senti le besoin de perpétuer le souvenir de ce dévouement sur le théâtre même où il avait brillé ; on ouvre une souscription qui est immédiatement comblée pour élever un monument à la mémoire de Lyvois ; c'est celui dont nous représentons le projet adopté par l'administration.

La place de ce monument est en vue de toutes les parties du port d'Alger, à l'extrémité du môle de la Santé, presqu'en regard du rocher où notre malheureux camarade a trouvé la mort. Construit avec des pierres apportées de Toulon, il aura une douzaine de pieds de hauteur ; quatre canons provenant de la Casbah forment une simple et digne décoration pour l'officier d'artillerie qui avait échappé au feu de la citadelle d'Anvers. Le cénotaphe porte quatre plaques de marbre ; sur celle de devant est l'inscription que montre la gravure ; deux couronnes, l'une de laurier, l'autre de chêne, sont sculptées

en relief sur les deux plaque triangulaires supérieures ; et sur celle de derrière sont inscrites ces honorables paroles :

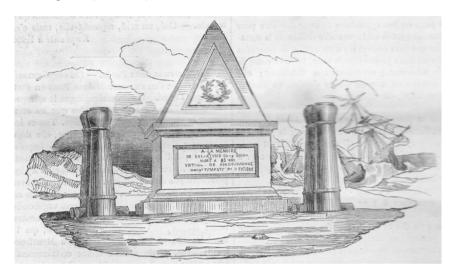
ÉLEVÉ PAR L'ARMÉE ET LA POPULATION D'ALGER.

Charles de Lyvois était né à Paris en 1801, d'une famille originaire de Bretagne; son père, ancien officier de l'empire, avait été nommé par Louis XVIII gentilhomme de la chambre. Le jeune Charles avait fait son éducation dans les institutions Fauchon et Liautard. Sorti de l'École Polytechnique en 1823, pour entrer dans l'école d'Application de Metz, officier d'artillerie, il brûlait de se distinguer. Déjà il avait refusé la survivance de la paisible charge de son père à la cour, préférant, disait-il, à une fortune assurée une carrière plus en harmonie avec ses sentiments libéraux. Au siège d'Anvers, il était capitaine d'état-major : désigné parmi ceux qui devaient ouvrir la tranchée, il assista pendant vingt-quatre heures consécutives à la mise en train des opérations. Quelques jours après, dans une surprise faite par les Hollandais, il rallia les soldats en désordre, chassa les ennemis, les poursuivit, et prit de ses propres mains, sous le feu du fort, un sergent hollandais, haut de plus de six pieds. Cet acte de vigueur fut porté à l'ordre du jour de l'armée ; il parut d'autant plus remarquable, que de Lyvois était lui-même d'une taille fort au-dessous de la moyenne. Il se distingua encore dans plusieurs occasions, et au retour de l'expédition, recut à Douai, dans une revue, la croix d'honneur des mains du roi.

De Lyvois, ennemi du repos, était parti pour Alger « afin de prendre part aux expéditions contre les habitants de l'Atlas ». Son caractère aventureux eut trouvé de nombreuses occasions de se signaler; mais un péril nouveau et étranger se présenta devant lui, un acte de dévouement s'offrait à accomplir: de Lyvois n'a pu résister. Sa mort a été glorieuse,

et, dans ce temps de repos et de paix ; sa vie suffisamment active et bien remplie.

Le magasin pittoresque - 1835



Monument élevé sur le rivage d'Alger, avec cette inscription : A la mémoire de Ch. de Lyvois, capitaine d'artillerie, mort à 33 ans, victime de son dévouement, dans la tempête du 11 février 1835.



Isabelle Eberhardt, exploratrice, journaliste, écrivain

Odette Goinard



Isabelle EBERHARDT

Genève 1877 - Aïn Sefra 1904

Personnage hors du commun, c'est par sa vie tout autant que par son œuvre qu'Isabelle Eberhardt a manifesté sa fascination pour le Maghreb.

Rien ne prédisposait Isabelle Wihelmine Eberhardt au destin algérien qui fut le sien. Fille illégitime de Nathalie de Moerder, épouse d'un général dont elle avait trois enfants, elle fut déclarée de père inconnu, sous le nom de jeune fille de sa mère. Bien que des obscurités subsistent sur sa naissance, il semble bien que son père était Alexandre Trophinowsky, précepteur des enfants. Ce dernier était un philosophe érudit, polyglotte et anarchiste, disciple de Bakounine¹. Elle fut élevée à Genève dans un milieu peu conventionnel et reçut une éducation libertaire, avant-gardiste pour son époque. Cependant, malgré - ou à cause - de cet anticonformisme, Isabelle a une culture étendue, de larges connaissances en différents domaines, et commence même des études de médecine.

Très tôt, elle manifeste le désir d'horizons plus larges que ce que peut lui offrir le ciel européen et une attirance pour l'Islam qui fut peut-être due à l'expérience de son demi-frère, Augustin, engagé en Algérie dans la Légion Étrangère à Sidi-Bel-Abbès.

En 1897, à l'âge de 20ans, elle s'embarque pour l'Algérie. Elle s'installe à Bône (aujourd'hui Annaba) avec sa mère, mais celle-ci décède un an plus tard.

Cette première expérience est décisive pour son avenir. Elle comprend qu'elle a trouvé le lieu et la civilisation qui lui permettent de réaliser ses tendances à une vie d'aventure. C'est là aussi qu'elle trouvera la paix intérieure à laquelle,

1 Mikahail Bakounine (1814-1876) : philosophe russe, révolutionnaire, théoricien de l'anarchisme.

assez paradoxalement, elle aspire. Elle s'installe tout d'abord à Batna en 1899. Le manque d'argent l'oblige à rentrer quelques temps en Europe, mais elle retourne en Algérie.

Chargée par la marquise de Morès de retrouver les assassins de son mari tué dans le Sud tunisien², elle part munie de quelques subsides. Sa découverte du désert, la méditation et la solitude sont pour elle une vraie révélation. Elle mène une vie nomade, habillée en homme bédouin, ce qui lui permet de mieux pénétrer les milieux musulmans. Elle suit les pérégrinations lentes des nomades ou les randonnées des goumiers dont elle partage la vie, dormant à même le sol à la belle étoile, roulée dans une couverture ou partageant la tente fruste. Elle apprend l'arabe et se convertit à l'Islam. Elle prend un nom arabe : Mahmoud Saadi. Adepte d'une secte secrète religieuse elle parcourt inlassablement le pays, en particulier le sud algérien : Timgad, Biskra, Touggourt, les Aurès et aussi Tunis.

En 1901, elle fait l'objet à Batna d'une tentative d'assassinat, orchestrée par la confrérie des Tidjania, adverse de celle des Kadériyas à laquelle elle a adhérée. Blessée, elle est hospitalisée à El-Oued (Souf).

Soupçonnée d'activités anticoloniales, elle est expulsée d'Algérie. C'est alors que le 17 octobre 1901, elle épouse Slimane Ehnni, musulman de nationalité française, sous-officier de spahi, rencontré quelques années avant. Le mariage a lieu à Marseille. De ce fait, elle obtient la nationalité française.

De retour en Algérie, elle collabore au journal arabophile El-Akhbar, dirigé par Victor Barrucand. Elle publie des

2 Voir la vie d'Antoine Morès dans Les Cahiers d'Afrique du Nord,n° 5.

reportages, nouvelles et récits divers dans des journaux parisiens et locaux, ce qui lui donne une certaine notoriété.

Des troubles ayant lieu près de la frontière marocaine, elle est envoyée sur place comme reporter de guerre. En octobre 1903, elle fait la connaissance de Lyautey³ qui apprécie ses connaissances de l'Afrique et son sens de la liberté.

Fin 1904, elle tombe malade du paludisme et est hospitalisée quelques semaines à Aïn Sefra, petite bourgade algérienne. C'est là que le 21 octobre, jour même de sa sortie de l'hôpital, survient une furieuse tempête. L'oued en crue submerge la ville basse. Sa maison est détruite. Son corps sera retrouvé sous les décombres six jours plus tard. Elle avait vingt sept ans. Slimène Ehnni a eu la vie sauve. Isabelle repose à Aïn Sefra dans un petit cimetière musulman, la tête tournée vers l'Orient.

Un sac contenant des manuscrits endommagés a été confié à Barrucand. Celui-ci s'est attaché à publier en quatre volumes ses textes, pour la plupart inédits, non sans quelques ajouts et corrections. Isabelle a beaucoup écrit. Ses carnets de voyage décrivent la vie dans les petites bourgades du Sud algérien, celle des nomades des pillards, des femmes. A travers ses impressions personnelles transparaissent la mélancolie, l'angoisse, mais aussi la sérénité devant le spectacle mystérieux du monde. On y trouve certains thèmes qui lui sont chers, comme le refus de la civilisation, la valorisation de la nature et un réel amour pour la terre et le peuple qui l'ont accueillie

Odette Goinard

D'après Albert Memmi ; Écrivains francophones du Maghreb

3 Voir la biographie de Lyautey dans Les Cahiers d'Afrique du Nord n°11.

Mentions

Une rue de Genève porte le nom d'Isabelle Eberhardt

En juillet 2015, fut joué au Festival d'Avignon *Isabelle aux mille visages*, pièce de théâtre écrite par Aurélie Namur.

Œuvres principales

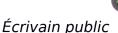
- Nouvelles algériennes
- Dans l'ombre chaude de l'Islam
- Au pays des sables
- Amours nomades
- Mes journaliers
- Écrits sur le sable (2 tomes)
- Yasmina et autres nouvelles algériennes
- Écrits intimes
- Notes de route : Maroc Algérie, Tunisie
- Sud Oranais
- Le trimardeur

Bibliographie

De nombreux auteurs se sont penchés sur la vie aventureuse d'Isabelle Eberhardt. Citons entre autres :

- Robert Randau. Paris Charlot 1945
- Edmonde Charles Roux . 2 tomes :

- Un désir d'Orient, Jeunesse d'Isabelle Eberhardt 1877-1899
 - Nomade j'étais, les années africaines 1899-1904



Le dénuement

Isabelle Eberhardt

Batna, le 26 mars, mardi 1 heure du soir.

Été aujourd'hui sur « Souf », au pied de la montagne, lâché le cheval dans le pré, et, couché sous un pin, rêvé en regardant la grande vallée⁴, les montagnes bleues d'en face et Batna. affolée dans son bas-fond, la ville d'exil et de misère. Sensation d'ivresse voluptueuse, au grand air, au grand soleil, loin des murs gris de ma prison monotone. Tout reverdit, les arbres sont en fleurs, le ciel d'un bleu d'abîme et d'innombrables oiseaux chantent partout...

Là-haut, sur cette montagne qui me rappelait intensément le Jura ou le Salève, les genévriers et les thuyas embaument l'air.

Le vent frais et vivifiant bruissait doucement dans les pins, aux échos sonores de la montagne.

... Où est le jour lointain d'automne, où les yeux clos, le mur en paix (ô aveuglement profond de la nature humaine!) j'écoutais le grand vent éternel du Souf bruire dans les djérids coriaces des palmiers du chott de Déhila. Où est notre Oued Souf, ses dunes blanches et ses jardins, et la maison paisible de Salah ben Teliba, confinant aux dunes de Sidi-Mestour et a la nécropole silencieuse où vont dormir les Ouled-Ahmed?

4 Isabelle parle toujours d'elle au masculin.

Où est la terre des zaouïas saintes et des tombeaux maraboutiques, la terre âpre et resplendissante où brûle la flamme de la foi, et où nous fûmes heureux ? Où est tout cela, et le reverrai-je jamais ?

Ici, dénuement complet... Pas de nourriture, pas d'argent, pas de chauffage... Rien !

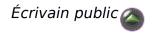
Et, cependant, tout cela ne m'inquiète guère. Aujourd'hui mon âme est plongée en une tristesse sans bornes, mais résignée. calme et douce.

Les jours adviennent et s'enfuient, tombant au néant noir du passé, et chaque aube nouvelle nous rapproche du jour de délivrance, de ce 20 février 1902 qui, en somme, sera pour tous deux le commencement de la vraie vie.

Et si Allah manifeste un désir et dise : que cela soit, cela sera !

Tout est entre les mains de Dieu, et rien ne se fait *que selon* son vouloir.

Mes Journaliers, La Connaissance, 1923.



Yasmina

Isabelle Eberhardt

(Jacques, un jeune officier français, est tombé amoureux d'une jeune bédouine avec laquelle il a une brève aventure ; son chef le déplace d'autorité pour faire cesser le scandale)

Un mois s'étant écoulé depuis le départ de Jacques, Yasmina vivait en une sorte de torpeur morne.

Toute la journée, seule désormais dans son oued sauvage, elle demeurait couchée à terre, immobile.

En elle, aucune révolte contre *Mektoub* auquel, dès sa plus tendre enfance, elle était habituée à attribuer tout ce qui lui arrivait en bien comme en mal... Simplement, une douleur infinie, une souffrance continue sans trêve ni repos, la souffrance cruelle et *injuste* des êtres inconscients. enfants ou animaux, qui n'ont même pas l'amère consolation de *comprendre* pourquoi et comment ils souffrent...

Comme tous les nomades, mélange confus où le sang asiatique s'est perdu au milieu des tribus autochtones, Chaouiya. Berbères, etc. Yasmina n'avait de l'Islam qu'une idée très vague. Elle savait - sans toutefois se rendre compte de ce que cela signifiait - qu'il y a un Dieu, seul. unique, éternel qui a tout créé et qui est Rab-el-Alémine — Souverain des Univers — que Mohammed est son prophète et que le Coran est l'expression écrite de la religion. Elle savait aussi réciter les deux ou trois courtes sourates du Coran qu'aucun musulman n'ignore.

Yasmina ne connaissait d'autres Français que ceux qui gardaient les ruines et travaillaient aux fouilles. et elle savait bien tout ce que sa tribu avait eu à en souffrir. De là, elle concluait que tous les roumis étaient les ennemis irréconciliables des Arabes. Jacques avait fait tout son possible pour lui expliquer qu'il y a des Français qui ne haïssent point les musulmans... Mais en lui-même, il savait bien qu'il suffit de quelques fonctionnaires ignorants et brutaux pour rendre la France haïssable aux yeux de pauvres villageois illettrés et obscurs.

Yasmina entendait tous les Arabes des environs se plaindre d'avoir à payer des impôts écrasants, d'être terrorisés par l'administration militaire, d'être spoliés de leurs biens. Et elle en concluait que probablement ces Français bons humains dont lui parlait Jacques ne venaient pas dans son pays, qu'ils restaient quelque part au loin.

Tout cela dans sa pauvre intelligence inculte, dont les forces vives dormaient profondément, était très vague et ne la préoccupait d'ailleurs nullement.

Elle n'avait commencé à penser, très vaguement, que du jour où elle avait aimé.

Jadis, quand Jacques la quittait pour rentrer à Batna, elle restait songeuse. Qu'y faisait-il? Où vivait-il? Voyait-il d'autres femmes, des *Roumia* qui sortent sans voile et qui ont des robes de soie et des chapeaux comme celles qui venaient visiter les ruines? Et une vague jalousie s'allumait dans son cœur.

Yasmina, au pays des sables, Sorlot, 1944.



Faire le tour du monde dans son fauteuil en lisant *Le Magasin pittoresque* et *l'Illustration*

Annie Krieger-Krynicki

Ces deux périodiques dont nous avons tiré des descriptions de l'Algérie, furent fondés respectivement en 1833 et 1843 par deux personnages imaginatifs et entreprenants. L' Illustration fut créée en 1843 par Adolphe - Laurent Joanne. Né à Dijon en 1813, il fit des études de littérature et de géographie. Grand voyageur, il eut l'idée de réunir et de publier ses souvenirs sous la forme de premiers reportages. A la suite de ses voyages en Allemagne et en Suisse, il entreprit l'édition de renseignements géographiques, archéologiques et historiques ainsi que d'indications, plus prosaïques sur les horaires de chemins de fer et les adresses d'hôtels, sous la forme des fameux guides Joanne, reliés de rouge. En 1864, il rédigea un important Dictionnaire des Communes de la France, devenu sous la direction de son fils Paul, le Dictionnaire géographique et administratif de la France (7 volumes, de 1891 à 1902).

Pour la création de son Illustration, il s'était rapproché d'un autre lexicographe, fondateur du Magasin pittoresque, dédié lui aussi à la découverte du monde. Edouard Charton (1807-1890) eut une carrière mouvementée et brillante. Initialement avocat, ce Saint- Simonien, opposé au Second Empire, devint préfet de Seine et Oise en 1870. En 1871, il se fit élire député de l'Yonne, puis sénateur en 1872. Entre temps, il avait fondé

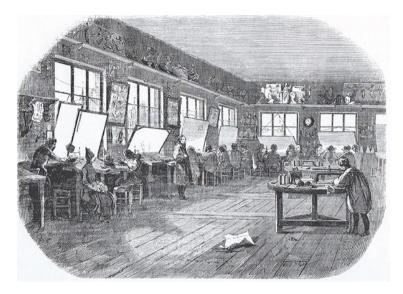
le Tour du Monde en 1860 et publié une Histoire de la France illustrée (1859-1860). Il était membre de l'Académie des Sciences morales, à sa mort à Paris en 1890. Son associé Joanne l'avait précédé en 1881, laissant une œuvre considérable, richement documentée et faisant appel aux meilleurs graveurs de l'époque.



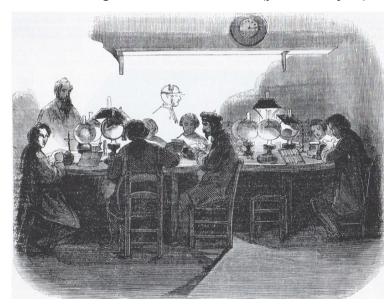
Adolphe Johanne



Edouard charton



Atelier des graveurs de l'Illustration (pendant le jour)



Atelier des graveurs de l'Illustration



La traversée vers l'Algérie en 1845

Adolphe - Laurent Joanne

Il y a vingt ans à peine, quand on s'était décidé à confier sa vie à l'élément amer, comme disaient les poètes de l'école impériale, il fallait attendre pour pouvoir s'embarguer, que le vent daignât ou se réveiller ou s'assoupir; pendant toute la traversée on s'abandonnait, par nécessité, à la merci de ses caprices; et, lorsqu'on touchait enfin au port, on devait encore, avant de mettre pied à terre, obtenir son consentement. Tout est changé maintenant. D'esclave qu'il était, l'homme est devenu maître. C'est lui qui commande, ou du moins qui agit à sa fantaisie. Que le vent lui soit favorable ou contraire, il ne s'en inquiète plus ; il se rit de ses fureurs, car il se passe de ses services. Grâce à son puissant auxiliaire, la vapeur, il a trouvé le moyen de triompher de tous les efforts de son redoutable ennemi; il sait au départ quel jour, à quelle heure, à quelle minute il doublera tel écueil, longera telle côte. entrera dans telle rade. Quelquefois seulement les éléments vaincus se coalisent pour tirer une vengeance éclatante de leur défaite ; mais ces sortes de surprises, qui ne réussissent pas toujours, deviennent de plus en plus rares ; et avant peu, les progrès de la science et de l'industrie feront remporter à l'homme une victoire si complète, qu'il n'aura plus aucune attaque à redouter.

Cette promptitude, cette sécurité, les voyages sur mer les ont achetées au prix de quelques sacrifices. Elles leur coûtent tout ce qu'ils pouvaient avoir d'imprévu ou de poétique. Les esprits communs et indifférents étant en grande majorité sur cette terre, la masse a certainement gagné à ces changements, dont quelques âmes d'élite souffriront peut-être en silence. Des plaintes trop vives donneraient au vulgaire une mauvaise opinion des poètes. Quand les circonstances extérieures ont tari une des sources de leurs émotions, sontils donc embarrassés pour en faire jaillir à côté une nouvelle plus abondante et plus pure ? Le cœur de l'homme n'est-il pas une mine inépuisable de pensées et de sentiments.

Tout ce qui avait été prévu arriva : le Pharamond, un des meilleurs bateaux de la compagnie Bazin, capitaine Daumas, excellent homme et bon marin, quitta le port de Marseille le lundi 18 à midi, et le jeudi suivant, entre huit ou neuf heures du matin, il jetait l'ancre dans la rade de Mers-el-Kebir. Ou'importe ? L'histoire de cette traversée, dont aucun événement digne d'une mention ne troubla la monotonie, pourrait, si je la racontais avec détail, faire le sujet nonseulement d'un article, mais d'un livre, Pendant 68 heures d'un certain repos forcé, un esprit actif ne remue-t-il donc pas plus d'idées qu'un romancier moderne n'en dépense dans deux ou trois volumes. La masse des lecteurs a peu de goût, je le sais, pour ce genre de littérature. Incapable de goûter les iouissances intellectuelles, elle ne les recherche Apprenez l'art — moins difficile qu'on ne le croit généralement — de piquer sa curiosité, et vous êtes sûr de lui plaire. Pour moi, je préfère de beaucoup le Voyage autour de ma chambre de M. de Maistre, ou la Mare au Diable, ce chef-d'œuvre si complet de Georges Sand, à la révélation de tous les Mystères passés, présents et futurs.

Le triomphe momentané, je l'espère, de la littérature des faits sur celle des idées et des sentiments, a des conséquences déplorables. Non-seulement cette littérature pervertit le goût, mais elle abrutit l'intelligence et elle corrompt le cœur. Peut-être la regardera-t-on comme l'effet et non comme la cause du mal que je signale, et soutiendra-t-on qu'elle est seulement l'expression d'une société qui, victime d'un piège infâme, s'est vouée tout entière au culte des intérêts matériels. Loin de céder à cette direction fatale, elle devrait au contraire lui opposer une résistance désespérée; mais, infidèle à sa sainte mission, elle favorise, sciemment ou sans s'en douter, l'accomplissement de l'œuvre abominable de ces hommes aussi habiles que pervers qui, dans un intérêt égoïste, s'efforcent de développer, par tous les moyens possibles, les plus mauvaises passions de l'humanité, et s'enorqueillissent d'avoir étouffé toute grande comprimé tout élan généreux, triomphé des instincts les plus nobles, - qu'ils ne rougissent pas de tourner en ridicule, - le désintéressement personnel, le dévouement à la chose publique, le respect de l'honneur national et le pieux amour de la patrie et de la liberté.

Ces réflexions, - qu'on me les pardonne, - m'étaient venues pendant que le Pharamond s'éloignait du port de Marseille. Oui, je l'avoue sans honte, j'eus la faiblesse d'être profondément ému en voyant s'abaisser et disparaître peu à peu à l'horizon les côtes et les montagnes de la Provence. Il est plus pénible de quitter sa patrie par mer que par terre. Sur le continent, la ligne de démarcation n'est jamais nettement marquée. Ces champs, ces vergers, ces forêts, qui sont l'Allemagne, l'Espagne, la Savoie, la Suisse, la Belgique, pourraient être la France. Il n'y aurait qu'un poteau à déplacer, un écriteau à modifier. Cette limite que l'homme a fixée, il a le droit, il a le pouvoir de la reculer. D'ailleurs, alors même que le paysage ne changerait pas d'aspect, de nouveaux objets piquent votre curiosité, attirent votre attention. Costumes,

mœurs, habitations, langage, tout s'est métamorphosé comme par enchantement; rien ne vous rappelle plus la patrie absente dont un détour de la route, un bouquet d'arbres, une colline vous dérobent la vue. Enfin, vos regrets deviennent-ils trop vifs, vous êtes toujours libre de retourner sur vos pas, vous n'avez qu'un court espace à franchir et vous la revoyez. Si vous vous embarquez au contraire, vous vous en séparez violemment; toute illusion est impossible; le retour cesse d'être facultatif; et à mesure que le navire s'éloigne, vous la contemplez pendant longtemps, sans qu'aucun autre spectacle puisse vous distraire de vos pensées, jusqu'à ce que vos yeux inquiets, fatigués, mouilles de larmes, la cherchent vainement à cette même place, où, il n'y a qu'un instant, ils la trouvaient encore!...

Plus rien... plus rien que les vagues qui se confondent avec le ciel ou avec les brumes et les nuages de l'horizon... Ce fut pour moi un moment solennel. J'étais plus qu'ému, j'étais triste. En jetant sur la France un dernier regard, j'avais pensé à son passé si glorieux, à son présent si misérable, à son avenir si inquiétant. Eh! quoi, lui disais-je en moi-même, ne te reverrais-je plus telle que tu te montras jadis à diverses époques de ton histoire, telle que tu m'es apparue pendant quelques jours, il y a seize ans? Ne chasseras-tu jamais les marchands du temple ? Indignement trompée, tu t'égares loin de la voie que Dieu t'a tracée! Brise ces fausses idoles qu'un mauvais génie t'a persuadée d'adorer! reviens à la véritable religion, à la religion du Christ, celle du sacrifice et de la fraternité humaine! Ne prends plus pour règle de conduite l'odieuse maxime : - Chacun pour soi, chacun chez soi. -Écoute ta vraie noblesse, - la noblesse de l'intelligence et du cœur, - c'est-à-dire l'immense majorité de tes enfants, qui te crie: TOUS POUR TOUS! sors de cette lâche apathie où te

retiennent la peur et l'égoïsme ; secoue ce joug plus avilissant encore que celui de l'esclavage ; défends tes vertus comme tu as défendu tes libertés ! redeviens honnête, brave, généreuse, redeviens la reine du monde, - non son tyran, mais son sauveur ; - redeviens la France ! !...

Cependant plus le Pharamond s'avançait dans le golfe du Lion, plus le vent prenait de force, et plus les vagues s'élevaient. Mon enthousiasme patriotique ne résista pas mieux au mal de mer que l'amour de don Juan pour Julie ; et en m'étendant sur le pont, vaincu par la douleur, je me rappelai ces vers de Byron :

Love, who heroically breathes a vein, Shrinks from the application of hot towels; And purgatives are dangerous to his reign; Sea sickness death

Quand je revins à moi, le soleil se levait sur une mer unie et étincelante comme un miroir. L'air du matin, doucement agité par une brise de terre, avait une fraîcheur parfumée et enivrante. Le Pharamond s'éloignait des côtes d'Espagne, qu'il avait rasées pendant la nuit. On apercevait encore au pied de hautes montagnes arides les maisons blanches de guelques villages de pêcheurs. Mais je détournai mes yeux de ce malheureux pays où une reine de moins de seize ans faisait alors fusiller sans jugement une trentaine d'officiers qui s'étaient estimés assez pour refuser d'être les complices d'une Christine ou d'un Narvaez. Je me trouvais tellement fatigué par les souffrances de la nuit, que je m'imposai un repos absolu, et pendant des heures entières je restai immobile, plongé dans une vague rêverie. L'esprit paraît tendu, les yeux semblent contempler fixement un seul objet, mais on ne regarde, on ne distingue rien, on pense à trop de choses à la

fois pour avoir même le sentiment de l'existence. Quelquefois seulement - je prenais plaisir à admirer le sillon onduleux que le Pharamond laissait derrière lui en fuyant ; à voir retomber dans son fond bleu, creusé par le gouvernail, l'écume blanche et gazeuse de ses deux crêtes: à suivre dans l'air les cercles immenses que traçaient les goélands qui accompagnaient le navire aux heures des repas, mais sans s'en approcher jamais à une distance dangereuse; à chercher au milieu des vagues la tête moqueuse des agiles marsouins, qui luttent de vitesse avec la vapeur; et enfin à contempler les curieux effets de lumière que produisaient les nuages sur la surface de la mer tour à tour verte, bleue, jaunâtre, éblouissante de blancheur ou presque noire. Oui, la mer est belle, calme ou agitée, - bien qu'une illusion d'optique ne permette pas d'en apprécier l'étendue, - lorsqu'elle borne de tous côtés l'horizon. Mais j'aime mieux encore la voir du rivage, soit que, furieuse, elle brise avec fracas ses vagues menaçantes contre des rochers déchirés, soit que, tranquille, elle déroule capricieusement et avec un doux murmure sur un sable uni et doré les perles étincelantes de son écume. Oui, la mer est belle ; mais les montagnes sont plus belles encore que la mer. O mes Alpes chéries, je vous regretterai donc partout et toujours! Où sont vos champs et vos vignobles en terrasses, - témoignage éclatant du travail humain ; - vos villages florissants au pied de leurs châteaux en ruines; vos prairies si vertes, si épaisses; vos sapins si élevés, si droits, si vigoureux, si noirs; vos eaux si abondantes et si pures, et vos bestiaux au poil luisant, aux formes superbes, au doux regard, qui paissent au bruit harmonieux de leurs clochettes que répètent au loin vos échos; et vos chèvres agiles, futées et curieuses; et vos magnifiques papillons toujours embarrassés de leur choix au milieu du riche parterre de vos fleurs! où sont vos lacs bleus et verts!

Er laechelt der See, er ladet zum Bade

Qui sourient au voyageur et l'invitent à se baigner; vos torrents qui parlent sans cesse de votre puissance; vos cascades dans lesquelles l'arc-en-ciel étale en se jouant toutes ses nuances diaprées : vos sombres abîmes où le regard se perd épouvanté ; vos sentiers qui gravissent en serpentant les pentes les plus roides; vos ponts si hardis, que l'ignorance superstitieuse en attribue la construction aux puissances infernales; vos grottes semblables aux palais que l'imagination des poétesse plaît à prêter aux fées ; vos pics escarpés que l'aigle dispute au chamois ; vos aiguilles inaccessibles dont le sommet domine les nuages; vos glaciers qui abreuvent et fécondent une partie de l'Europe, vieux géants qui semblent soutenir la voûte bleue du ciel sur leurs croupes blanchies par l'âge, et où, comme l'a chanté Schiller, mon poète favori, l'homme, le chasseur peut se croire transporté dans un autre monde....

... unter den Fussen ein nebliges Meer Erkennt er die Stædte der Menschen nicht mehr; Durch den Riss nui den Wolken Erblickt er die Welt⁵

⁵ Célèbre lied, poème de Schiller, mis en musique par Franz Liszt



Embarquement des colons pour l'Algérie

Un petit bruit, doux et plaintif, m'arracha à cette rêverie. C'était un oiseau qui venait de se poser tout près de moi sur le gouvernail, et qui chantait. D'où venait-il? où allait-il? il l'ignorait lui-même. Il s'était trop éloigné de la terre, il se sentait fatiqué, et il se reposait! Comme il paraissait heureux de trouver un point d'appui ? ses ailes s'agitaient encore ; son cœur, tout palpitant, soulevait violemment les charmants plumes jaunes qui recouvraient son cou et sa poitrine; son bec ne pouvait se fermer; et pourtant il s'efforçait de chanter, comme pour célébrer son bonheur, comme pour en remercier Dieu. Il n'avait aucune peur ni de moi ni des autres passagers de l'arrière : Quand il eut achevé son hymne de reconnaissance, quand il se fut un peu remis de sa fatigue et de son émotion, il descendit sur le pont, et il s'y promena longtemps, happant avec une adresse merveilleuse les mouches qui l'approchaient et les morceaux de pain qu'on lui jetait ; il se montrait tout fier de voir une vingtaine d'hommes et de femmes lui céder respectueusement la place en l'admirant. Une manœuvre l'effraya ; il fit deux ou trois fois le tour du bâtiment, et essaya de se poser sur l'avant ; mais les cris des matelots l'en chassèrent ; il revint sur l'arrière, étala de nouveau ses petites grâces avec un orgueil risible, chanta un air de remerciements et d'adieu, et s'envola pour ne plus revenir. Pauvre oiseau si joli mais si faible, quel sera ton sort ? Dans ces royaumes de l'air où tu vis, la force ne remplace-t-elle pas souvent le droit comme parmi les hommes ? Échapperas-tu longtemps encore aux serres cruelles du vautour qui te guette peut-être pour te dévorer ?...

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, la mer était calme; tout roulis avait cessé, et je me tenais assez solidement sur mes jambes pour entreprendre le tour du Pharamond, dont je ne connaissais encore que l'arrière. Je descendis sur l'avant. Là, un spectacle inattendu, étrange, attristant, s'offrit à mes veux. Contre la cheminée et les tambours des roues, et iusqu'à la partie de l'avant exclusivement réservée à l'équipage, étaient étendus pêle-mêle, sous des voiles et dans des couvertures de laine, une centaine d'hommes et de femmes de différents âges. Trempés par la rosée de la nuit, toujours abondante sous ces latitudes, et par l'eau de la mer que les roues, les vagues ou le vent lancent incessamment sur le pont, ils grelottaient de froid malgré la chaleur qu'ils s'efforçaient d'emprunter à la machine. La plupart, malades et assoupis, n'avaient pas même la force de se lever, pour aller chercher à la porte de la cuisine la ration frugale mais suffisante qu'était chargé de leur distribuer, par ordre de numéro, un employé supérieur du bateau. D'abord, un trèspetit nombre, moins souffrants ou plus affamés, répondirent au premier appel; mais bientôt les retardataires sortirent presque tous, pâles comme des ombres, de leurs linceuls, et

peu à peu de dortoir le pont se transforma en salle à manger. En général, les bateaux de la compagnie Bazin, ainsi que ceux de l'État, - à l'exception des frégates, n'ont pas d'autre asile que le pont, quelle que soit la saison de l'année et quelque temps qu'il fasse, à offrir aux passagers de troisième classe et aux rationnaires. L'humanité publique a protesté si hautement en France contre ces tombereaux homicides où Messieurs des chemins de fer, abusant indignement de leur monopole, avaient d'abord eu la barbarie d'exposer à toutes les intempéries de l'atmosphère, dans les conditions les plus pénibles et les plus dangereuses, les voyageurs de troisième classe, pour les contraindre, sous peine de mort ou de maladie, à leur payer un prix plus élevé, que le gouvernement s'est vu forcé d'en interdire l'usage. Pourquoi donc tolérerait-il plus longtemps les cruautés qui se commettent journellement à bord de ses propres navires? Pourquoi la chambre des députés ne protégerait-elle pas les classes pauvres sur mer comme sur terre contre la rapacité des compagnies particulières et la honteuse indifférence de l'État ? Pourquoi n'exigerait-elle pas que ces soldats et ces colons, qui vont peut-être mourir pour la France, qui n'ont pas, comme les voyageurs des chemins de fer, le choix entre plusieurs moyens de transport, et qui subissent certainement les douloureuses épreuves du mal de mer, soient au moins, pendant la traversée, mis à l'abri du vent, de la pluie, du froid et des vagues?

Les rationnaires sont les passagers de troisième classe dont l'État paye les frais de voyage. Ils se composent en majeure partie de militaires qui viennent de rétablir en France leur santé délabrée, et qui vont rejoindre leurs corps, d'honnêtes et laborieux artisans de diverses professions, enfin de cultivateurs pauvres qui quittent avec joie leur pays natal,

heureux d'avoir obtenu une concession de terre, comme si le champ inculte dont le gouvernement leur a fait l'aumône ne devait pas être leur tombeau! Parmi les cent rationnaires du Pharamond, plusieurs, - les militaires surtout, - m'auraient offert des sujets d'étude intéressants; mais un des civils attira particulièrement mon attention.

C'était un vieillard. Personne à bord ne paraissait ni le connaître ni s'occuper de lui. Assis dans un des angles que forment les tambours des roues , les genoux relevés à la hauteur de la tête, il restait complètement immobile, plongé en apparence dans de tristes méditations. Sa figure, affreusement ravagée par l'âge, exprimait un profond abattement; il était misérablement vêtu, et son costume indiquait un paysan. La boue épaisse qui recouvrait ses souliers, le - bas de son pantalon, et le bâton noueux, - son seul compagnon, son unique protecteur, - qu'il tenait entre ses deux mains ridées, prouvaient qu'avant de s'embarquer il avait fait une longue course à pied. Il paraissait aussi fatiqué de cette marche forcée que souffrant du mal de mer. A voir la pâleur de ses joues et de ses lèvres, la fixité de ses regards éteints, l'affaissement de tout son corps, on pouvait craindre que sa dernière heure ne fût venue.

Je me dirigeais vers lui pour l'interroger, lorsqu'un incident assez singulier vint détourner un moment le cours de mes pensées.

« Masséna! » cria une voix impérieuse qui sortait de l'intérieur du salon des premières.

A ce nom, répété trois fois de suite, personne n'avait répondu. Enfin le maître d'hôtel du Pharamond parut tout essoufflé sur le pont, et répéta de toute la force de ses poumons ce nom immortel : « Masséna ! »-

Cette fois son appel fut entendu, et je vis arriver à lui, d'un air indifférent et dégagé, un jeune homme de petite taille, coiffé d'un vieux bonnet grec, vêtu d'une de ces vestes rondes qui sont un signe distinctif de domesticité, et tenant une serviette à la main. Je reconnus le garçon que j'avais appelé plusieurs fois auprès de moi pendant la nuit pour me rendre quelques-uns de ces services si nécessaires- sur mer, et dont on n'ose pas même se souvenir.

Che nel pensier rinnuova la paura.6

« Que faisiez-vous donc à la cuisine ? lui dit son patron d'un ton de reproche. Descendez au salon... on a besoin de vous. »

Il obéit sans répliquer, mais en sifflant entre ses dents un air d'opéra-comique. J'arrêtai par le bras le maître d'hôtel qui s'apprêtait à le suivre.

- « Ce jeune homme, lui demandai-je, serait-il par hasard parent de Masséna ?
- Son propre neveu, me répondit-il ; son cousin germain est aujourd'hui pair de France. »

Le maître d'hôtel n'avait pas le temps de m'en apprendre davantage, car en ce moment l'heure du déjeuner approchait ; mais le lendemain, une de nos plus aimables passagères me raconta dans les plus grands détails, l'histoire du neveu du Vainqueur de Zurich. Elle la tenait de lui-même. Il lui en avait fait un récit un peu trop long la veille, tandis que, étendue presque demi-morte sur son lit de douleurs, elle mettait à chaque instant sa complaisance aux plus rudes épreuves. Du reste, c'était une histoire fort ordinaire et fort triste. Né à Nice, comme son oncle, sa famille l'avait envoyé à douze ans au collège de Monaco. Il avait, - il l'avouait franchement, -

6 Car dans la pensée se ranime la peur

mauvaise tête et bon cœur, et autant il aimait la liberté, autant il détestait l'étude. Un beau matin il s'évada de sa prison et il partit de Monaco avec quelques francs dans sa poche, à la recherche d'une position sociale. Comme il ne trouva que celle de domestique, force lui fut de s'en contenter. Il se fit tour à tour courrier d'un prince russe, valet de chambre d'un lord anglais, cuisinier d'un baron allemand. De Saint-Pétersbourg il alla à Vienne, à Londres, à Bombay, à Suez, enfin à Marseille. Au mois de mai 1846, il n'avait que vingt-quatre ans ; et, bien qu'il exerçât, depuis un an sur le bateau à vapeur le Pharamond, les pénibles fonctions auxquelles je craindrais même de faire allusion, il parlait encore avec un orgueil un peu dédaigneux de son oncle le prince d'Essling et de son cousin le pair de France...

Le maître d'hôtel parti, je m'étais approché du vieillard. « De quel pays êtes-vous ? lui demandai-je.

- Des environs d'Orléans, me répondit-il. Il y a bien loin, savez-vous, monsieur, d'Orléans à Marseille ? Je ne croyais pas la France si grande.
 - Quel âge avez-vous ?
 - Soixante-dix-huit ans sonnés.
 - Pourquoi donc avez-vous quitté votre pays à votre âge ?
- C'est que, voyez-vous, monsieur, je suis trop vieux pour travailler. J'ai vu mourir successivement tous mes parents et tous mes amis. Aucun des habitants de mon village ne me connaît maintenant Le jour où je suis parti je n'ai pas eu d'adieux à faire. C'est bien triste, n'est-ce pas ? Personne ne m'aurait nourri quand je n'aurais plus pu gagner ma vie... aussi je suis parti...
 - Et où allez-vous ?

- A Oran. Il me reste un fils qui doit être cordonnier dans cette ville et qui ne me laissera manquer de rien, j'en suis sûr.
 - Mais, si votre fils n'était pas à Oran ?
- Je n'aurais plus qu'à tendre la main ou à mourir de faim, car je ne puis guère me servir de mes bras, et la vue est faible...
 - N'avez- vous besoin de rien ?
- Vous seriez bien bon, monsieur, si vous vouliez me faire apporter un verre d'eau. Je me sens si abattu, que je n'oserais pas me lever. »

Quelle misère, et quelle résignation! me disais-je m'éloignant. Quoi ! pas une plainte contre la Providence ! pas un reproche à cette société, au profit de laquelle il a travaillé plus de cinquante années, dont, en échange de sa vie entière, il n'a jamais recu que le strict nécessaire, et qui, le jour où usé par l'âge, par les privations, par la fatigue, il a cessé de lui être utile, l'a condamné à aller mourir sur une terre étrangère. Pensant alors à cette classe si nombreuse de prolétaires, ouvriers ou laboureurs, serfs des machines ou de la terre, dont ce vieillard devenait pour moi le type, je réfléchissais plus que jamais à la nécessité et aux moyens d'améliorer son sort présent et futur, lorsqu'un souvenir traversa ma mémoire. le me rappelai un vieux paysan, mort depuis trois ans, qui ressemblait à beaucoup d'égards à celui que je venais de guitter. Lui, du moins, il n'avait pas été forcé de s'expatrier. Quand la vieillesse le priva des moyens de gagner sa vie, il ne possédait que l'usufruit d'une misérable hutte de boue et de bruyères. Tous ses parents étaient morts ; mais la destinée l'avait fait naître dans un village où les pauvres ne connaissent pas le besoin. Une famille surtout leur distribuait chaque jour d'abondantes aumônes. Hélas ! ses nombreux bienfaits semblent avoir irrité contre elle un génie infernal. Plus elle s'est montrée dévouée, plus elle a été malheureuse. Pourquoi Dieu ne récompense-t-il pas toujours les bons sur cette terre ? Pourquoi les punit-il parfois plus cruellement que les méchants ? Ses secrets sont impénétrables, je le sais, mais le coup affreux qui vient de vous atteindre, et qui m'a causé une si vive douleur, ô mes amis !, père et mère infortunés ! cette mort injuste d'un fils adoré, de l'unique héritier de vos vertus, m'arrache, malgré moi, un cri de surprise, un murmure de réprobation.

Trois fois par semaine, - sans parler des, distributions journalières de pain, de viande, de vin et de menue monnaie, douze ou guinze indigents venaient s'asseoir à une table dressée pour eux dans la cuisine, et abondamment servie. l'assistais quelquefois à leur repas. L'un d'eux portait le nom d'un beau pays que j'aime presque autant que la Suisse. Il s'appelait Tyrol, et comme il avait près de guatre-vingts ans, on lui disait généralement le père Tyrol. Son corps était bien cassé, - il marchait plié en deux; - mais son intelligence restait intacte. Je lui faisais chaque année une petite pension pour ses menus plaisirs. Aussi, toutes les fois que je venais rendre une visite à mes amis, il s'empressait d'accourir. Il n'avait qu'une manie assez désagréable, le pauvre homme! il voulait toujours embrasser ses bienfaiteurs; témoignage d'affection et de reconnaissance, dont on le dispensait d'autant plus volontiers, qu'il n'avait pas changé d'habits et de. linge depuis plusieurs années, et qu'il manquait complètement du sens de la propreté. Sa conversation était agréable. Il n'avait reçu aucune éducation, mais commue tant d'autres paysans, il joignait à un bon sens parfait un esprit vif, enjoué, caustique. J'aimais à lui faire raconter les petites folies de sa jeunesse. Ces souvenirs paraissaient le rendre heureux. Toutefois, il préférait de beaucoup un autre suiet de

conversation qu'il n'épuisait jamais. Il était veuf d'une femme et d'un âne. Ces deux êtres, qui lui avaient été également chers, lui inspiraient les mêmes regrets. Dès qu'il en parlait, il se mettait à pleurer. Sa femme avait tant de qualités : mais son âne lui était si utile. D'ailleurs, il jouissait plus souvent encore de la compagnie de son âne que de la société de sa femme. Ils allaient ensemble chercher des œufs dans les villages voisins pour les vendre au marché, cueillir le long des chemins des orties destinées à la volaille des grandes maisons, ou remplir à la ville voisine, éloignée de six lieues, le plus long voyage qu'ils eussent jamais fait, - les commissions dont les bourgeois ou les paysans les avaient chargés. Se trouvait-il fatiqué, - son ami, c'était le nom qu'il lui donnait, - le portait. Enfin au retour au village, ils logeaient sous le même toit, dans la même chambre. Aussi, la perte de sen âne causa-t-elle au père Tyrol autant de chagrin que la mort de sa femme : « C'était moi qui faisais vivre ma femme, répétait-il souvent ; mais c'était mon âne qui me faisait vivre. » Un jour il ajouta. « Depuis qu'ils sont morts, on m'a plus d'une fois offert une autre femme, mais jamais personne ne m'a offert un autre âne... »

Le troisième jour, aux premières lueurs de l'aube naissante, nous aperçûmes à l'horizon la croupe singulière de la montagne des Lions, les maisons blanches et les mosquées d'Oran, le phare de Mers-el-Kébir et les crêtes plus éloignées de l'Atlas. A ce cri, la terre ! tous les passagers se trouvèrent bientôt réunis sur le pont autour de l'excellent capitaine Daumas, qu'ils accablaient de questions. Le soleil se levait dans un ciel sans nuages, l'air du matin nous semblait moins froid, et la côte vers laquelle le *Pharamond* s'avançait plus rapidement que jamais sur une mer parfaitement unie, prenait, déjà éclairée ou encore dans l'ombre, des tons si

chauds qu'on eût dit qu'elle fût d'or, de bronze ou de fer. Derrière ces rochers abruptes et en apparence inabordables et inaccessibles, qui grandissaient à mesure que nous nous en approchions, mon imagination me montrait d'avance tous les spectacles curieux et nouveaux qu'elle avait si longtemps rêvés. Aussi, quand le *Pharamond* jeta l'ancre dans la belle rade de Mers-el-Kébir, j'étais si vivement ému, si impatient de descendre à terre, si avide de voir et de courir, que j'oubliai la France, mes amis malheureux, Masséna, le petit oiseau jaune, le vieux paysan, la question des salaires, le père Tyrol, sa femme et son âne. Je n'avais plus qu'une pensée : l'AFRIQUE.



Types militaires de l'Algérie par Wassili Timm



Les chemins de mémoire

L'arrivée à Oran

Adolphe - Laurent Joanne

Les premières impressions que j'éprouvai en Afrique n'eurent rien d'africain. Je fus étrangement surpris, désappointé. La réalité ne répondait nullement aux espérances de mon imagination. D'abord je grelottais de froid, - le 21 mai, à huit heures du matin, - première et trop sensible déception. La brise de mer était si fraîche, que la plupart de mes compagnons de traversée avaient été obligés de redescendre dans leurs cabines. Je m'étais en vain couvert de manteaux, de pelisses et de cabans ; en vain je me brûlais tour à tour le dos ou la poitrine contre la cheminée de la machine; en vain je me livrais, sur le pont désert, aux exercices les plus violents; je ne parvenais pas à me réchauffer. J'allais aussi m'avouer vaincu, et battre en retraite, lorsque le Pharamond, doublant le phare de Mers-el-Kébir, vint jeter l'ancre au milieu de la rade. Soit qu'elle fût lasse de nous tourmenter, soit qu'elle craignît une défaite imminente, la brise dédaigna de nous suivre. Continuant seule sa promenade matinale, elle alla capricieusement courir les aventures sur cette belle mer bleue qui formait l'horizon derrière nous, et dont elle s'amusait, de distance en distance, à rider la surface unie, pour faire miroiter aux rayons du soleil ses petites vagues étincelantes.

La rade de Mers-el-Kébir est un des meilleurs mouillages, - le meilleur - de toute la côte septentrionale de l'Afrique, mare scevum et importuosum, comme disait Salluste. La majeure partie des vents n'y peuvent pas pénétrer; de hautes chaînes

de montagnes leur en défendent l'entrée presque de trois côtés, au sud, au nord et un peu à l'ouest. Au sud s'élèvent les monts Ramerah, qui courent de l'ouest à l'est avec une hauteur uniforme de 450 mètres environ, et descendent, par une inclinaison rapide, jusqu'à la mer. Au nord et au nordouest, le phare, situé à l'extrémité orientale du fort, le fort, qui s'avance comme un môle vers l'est, et un chaînon moins élevé, mais plus abrupte que la grande chaîne, au pied duquel est bâti le fort, ferment et protègent la rade. A l'ouest, ce chaînon va se relier aux Ramerah en décrivant une courbe, et il forme ainsi une vallée profonde, étroite, tortueuse, où les vents s'engouffrent quand ils soufflent de l'ouest, et d'où descendent parfois, même pendant l'été, de violentes rafales contre lesquelles il est toujours utile de se précautionner. Du reste, d'après l'avis des hommes compétents, ce port naturel est le seul mouillage de tout le littoral de l'Afrique dans leguel les grands bâtiments puissent séjourner pendant l'hiver. Il a une grande profondeur ; la tenue de son brick, d'une goélette et d'une douzaine de sandales marocaines ou de balancelles espagnoles. Le calme le plus profond y régnait de toutes parts. Tandis que le capitaine Daumas allait à terre dans son canot remplir les formalités d'usage, j'eus tout le temps nécessaire pour examiner à mon aise le panorama nouveau qui se déroulait autour de moi. Mes regards impatients cherchaient l'Afrique de tous côtés, ils ne la trouvèrent pas. Vues de la rade, les montagnes qui l' entourent n'offrent aucun caractère particulier; elles sont élevées, escarpées, arides, brûlées, je devrais dire plutôt calcinées par le soleil. Malheureusement pour elle, la France en possède d'aussi difficiles à gravir, d'aussi inutiles, d'aussi laides à voir. Le phare ressemble à tous nos phares, le fort, à tous nos forts d'Europe. Quant aux maisons bâties sous le feu des batteries du fort, elles ne datent que de deux ou trois ans, et représentent, à s'y méprendre, ces espèces de baraques de bois, de boue et de plâtre de la banlieue de Paris, où les gargotiers de bas étage vendent du vin à 4 et des matelotes, de chat aux ivrognes et aux escrocs de la capitale. Le soleil était sans force ; une brume épaisse voilait l'azur du ciel ; la couleur de la mer manquait de vigueur et d'éclat; enfin, pour comble de désappointement, j'apercevais, dans les canots qui s'avançaient à la rame vers le Pharamond, l'uniforme des gendarmes d'Odry et de Charles X, auquel les vainqueurs de juillet ont substitué à Paris celui de la garde municipale, - le changement politique le plus important sans contredit qu'ait introduit en France la révolution de 1830.

Mon premier mouvement de stupéfaction passé, je me mis à rire de ma mésaventure. Ne devais-je pas m'attendre à ce qui m'arrivait ? Ignorais-je qu'un homme sage a toujours tort d'ajouter foi aux descriptions des géographes ou aux récits des voyageurs? N'avais-je pas été souvent victime de ma crédulité. ?

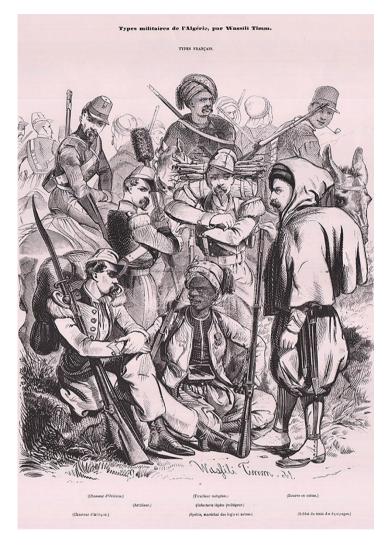
Tandis que, pour me consoler de mon infortune présente, je me rappelais mes déceptions passées, me promettant bien qu'une autre fois on ne m'y prendrait plus, et composant in petto un assortiment complet d'axiomes poétiques à l'usage des voyageurs, que je me réserve de publier un jour et dont par conséquent je ne puis citer ici qu'un seul échantillon,

Si tu veux avoir chaud, va dans les pays froids.

Une vingtaine de barques s'étaient approchées du *Phara-mond*, et les hommes qui les montaient se disputaient dans une langue appelée la langue sabir, - mélange incroyable de tous les patois existants, - l'honneur assez lucratif de prendre à leur bord et de conduire à terre les nouveaux arrivants. C'est une race avide et jalouse, qui me rappelait les portefaix

d'Avignon, d'odieuse mémoire. Ils aimeraient mieux, ie crois. jeter un passager à l'eau et le nover que de le voir s'embarquer dans le canot d'un de leurs concurrents. Ils se bousculaient si brutalement au bas des échelles du Pharamond gu'aucun d'eux n'en pouvait approcher. Quand le capitaine revint avec le permis de débarquement, ils s'élancèrent à l'abordage. On eût dit des corsaires qui se disposaient à piller un navire ennemi. Il fallut employer la force peur les repousser. Du reste, ils sont partout aussi âpres au gain, aussi aussi hardis. A Toulon, le commandant de arossiers. l'Orénogue fut obligé, en ma présence, d'ordonner aux sentinelles placées de chaque côté du pont de mettre la baïonnette au bout du fusil et de charger... Le sang ne coula pas, mais il y eut dans la bagarre quelques manches déchirées...

J'eus le bonheur de devenir la proie du moins rapace, du moins brutal et du plus gracieux de ces bandits et de débarquer le premier, sain et sauf.



Types militaires Français de l'Algérie par Wassili Timm

En posant pour la première fois le pied sur la terre d'Afrique, je me trouvai face à face avec un Arabe, et je m'arrêtai court devant lui, occupé à le regarder. Je n'en avais jamais vu.

C'était un homme de quarante ans environ, grand, fort, élancé. La peau de son visage, de ses mains, et de toutes les autres parties de son corps qui restaient d'ordinaire exposées à l'action de l'air et du soleil, avait pris une belle teinte d'acajou foncé que je contemplais avec étonnement. La blancheur éblouissante de ses dents, la beauté et la régularité de ses traits, la vivacité et l'expression de ses grands yeux noirs ne me frappèrent pas moins vivement. Mais ce que j'admirai surtout au premier abord, ce furent la noblesse de ça tournure, la gravité fière et dédaigneuse de sa physionomie, la beauté plastique de son attitude. Il se tenait debout les bras croisés, dans une parfaite immobilité. Bien qu'il fût couvert de haillons rapiécés et qu'il n'eût pas même aux pieds des moitiés de sandales, il avait le maintien et le regard superbes d'un souverain posant avec orqueil devant ses sujets dans ses plus riches vêtements d'apparat. Pour moi, je crus voir un des sages de la Grèce tels que nous les représentent les chefsd'œuvre de la statuaire antique. Je le contemplais si fixement qu'il en parut irrité. Ses regards me firent comprendre combien il haïssait et méprisait les Français. Se retournant avec une lenteur hautaine, il remonta tranquillement une petite rue qui conduit au fort... Je ne le guittai pas des yeux tant que je pus l'apercevoir... Pour la première fois, l'Afrique venait de m'apparaître... et je commençais à y croire.

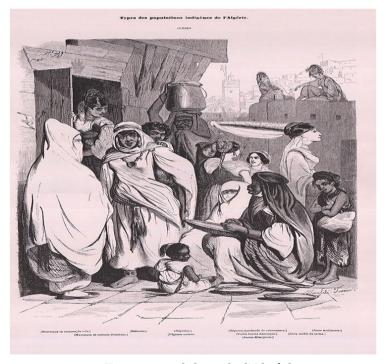
Cette vision disparue, je me retrouvai en France, c'est-à-dire sur un petit quai, couvert d'une foule bruyante et importune. Ici des douaniers, parfaitement verts comme ceux que j'avais laissés à Marseille, me manifestaient indiscrètement, sur un ton qui n'admettait pas de refus, le désir d'explorer l'intérieur de ma valise; là des portefaix se disputaient l'avantage de me rançonner. Cependant des cochers de fiacre et d'omnibus me tiraient par les bras et par tous mes habits pour me faire

monter de force dans leurs voitures, et de petits décrotteurs, -qui du moins n'étaient pas de la Savoie- (je ferai ailleurs leur portrait), se cramponnant à mes deux jambes, me vantaient les merveilleuses qualités de leur cirage et la modicité de leur prix. Des garçons d'auberge qui ne pouvaient pas m'approcher me jetaient de loin à la figure les adresses de leurs patrons, et criaient de, toute la force de leurs poumons l'enseigne de l'établissement auquel ils avaient le bonheur ou le malheur d'appartenir. Je ne savais auquel entendre. De tous côtés se croisaient autour de moi ces exclamations :

- Passez à la douane.
- Vos effets, môsieu! -
- Encore une place pour Oran, nôte maître.
- Cirer vos bottes?
- Hôtel de France

Prétendrez-vous encore que l'Afrique n'est pas une terre française, un pays civilisé, levez la tête et jetez les yeux sur les maisons qui bordent le quai. Elles ont toutes une enseigne caractéristique : Café du Grand-Balcon. - Estaminet des Mille Colonnes. - Au Rendez-vous des Braves. - A la Rencontre des bons Enfants. - 3 Billards. - Regardez, toutes les tables sont occupées et bien garnies : partout on rit, on boit, on chante, on joue, on crie, on s'enivre comme en France. A voir ce spectacle, à entendre ce bruit, on se croirait à la barrière des Trois-Couronnes ou à la butte Montmartre. Décidément l'Afrique n'est plus l'Afrique.

Loin de moi la pensée de calomnier mes compatriotes et de médire de la civilisation. Mais en ce moment je cherchais des yeux le sauvage déguenillé qui venait de disparaître. J'éprouvais le besoin de le revoir. Comme je compris alors le regard altier, vindicatif et méprisant qu'il avait jeté sur moi en s'éloignant! Que je lui sus gré du dégoût avec lequel il contemplait tout à l'heure ce triste spectacle! Combien je le trouvai en ce moment supérieur à ces hommes civilisés, ou soi-disant tels- Allemands, Français, Espagnols, Italiens,- dont j'étais entouré! Que je l'approuvai de ne pas vouloir changer son existence contre la leur! Autant il m'avait paru au premier abord robuste, fier, maître de lui, content de peu, autant ils étaient chétifs, autant ils se montraient humbles, rampants, emportés, avides. Qu'il avait raison surtout de préférer l'eau saumâtre de ses fontaines à ces boissons spiritueuses qui ravalent l'homme au niveau de la brute!.. Il est vrai qu'alors je jugeais sur les apparences extérieures.



Types populaires de l'Algérie

Pendant que je me livrais à ces réflexions, un grand bruit et des tourbillons de poussière attirèrent mon C'étaient toutes les voitures d'Oran qui arrivaient à la file et qui se rangeaient le long du quai pour emmener les passagers arrivés de France par le Pharamond. Elles étaient en retard, car le bateau, arrivé de meilleure heure que d'habitude, n'avait pas été signalé à temps. Elles formaient une collection digne d'une mention. La plupart n'avaient ni âge ni nationalité. A aucune époque, chez-aucun peuple, on n'a vu de pareils véhicules. Je renonce à les décrire, car je n'en donnerais jamais une idée. Les moins étranges étaient des variétés du genre omnibus comme il n'en exista qu'en Afrique; mais toute mon attention se porta sur des espèces de carrosses espagnols qui dataient évidemment du règne de Ferdinand le Catholique, ou du temps de don Quichotte de la Manche, et qui étaient restés sous la remise pendant plusieurs siècles, en proie aux vers, aux rats et à tous les insectes destructeurs, avant que l'Andalousie eût eu l'idée de les exporter en Algérie. L'un de ces carrosses surtout eût mérité d'être dessiné. Représentez-vous un bateau couvert, carré aux deux bouts, peint en bleu, orné d'étoiles d'or et d'argent, percé de trois petites fenêtres de chaque côté et d'une porte à la place du gouvernail, et attaché par quatre larges courroies de cuir à un énorme train aussi massif et lourd qu'il était haut, au milieu duquel il s'élevait et retombait sans cesse comme un navire en détresse. Quant aux chevaux attelés à toutes ces voitures, j'ignore s'ils avaient eu pour patrie l'Afrique, la France ou l'Andalousie ; mais ce que je sais bien, c'est que c'étaient les rossinantes les plus maigres, les plus malpropres, les plus écorchées, les plus fatiquées, et partant les plus maltraitées dont j'aie jamais eu le chagrin de plaindre le triste sort.

Grâce à mon heureuse étoile, ou plutôt à la prévoyance d'un excellent ami, le plus beau, le plus doux, le mieux attelé de ces carrosses, - une vieille calèche de poste française à trois chevaux blancs, dont un en arbalète - m'était destiné ; j'y montai, et nous partîmes.

Oran n'a point de port. Divers projets ont été proposés pour lui en faire un ; mais aucun n'a encore été adopté. Dans l'état actuel des choses, on ne peut débarquer à Oran que dans la petite anse de la Moune (Mers-el Seghaïr) et par une mer parfaitement calme, et les bâtiments d'un fort tonnage ne s'y aventurent jamais. Le port d'Otan est celui de Mers-el-Kébir (le grand port) le Portus magnus des anciens. Une distance de six kilomètres par terre et de trois milles par mer, sépare donc la ville et la rade qui peuvent communiquer entre elles de deux manières.

Les communications par mer ne sont pas toujours faciles, impossibles. souvent même elles deviennent mouvements de marchandises, dit M. Baude⁷, s'opèrent sur des alléges qui font rarement plus d'un voyage par jour. C'est ainsi gu'on met guinze jours à embarguer ou à débarguer une cargaison, lorsque, dans port bien organisé, cette un opération n'en exigerait qu'un seul. Ce n'est pas tout ; le mauvais temps interdit quelquefois pendant des semaines entières les communications entre la ville et la rade. Cet état de choses impose, sous diverses formes, à la marchandise de 6 à 7 francs de frais de surrestaries par tonneau ; c'est à peu près ce qu'il en coûterait pour venir de Marseille, si Oran fournissait des retours. »

Si les communications par terre avaient l'avantage de n'être jamais interrompues entre Oran et Mers-el-Kébir, elles avaient l'inconvénient d'être en tout temps très-difficiles. Le port est en effet séparé de la ville par la chaîne escarpée et élevée des Ramerah qui s'avance jusque dans la mer, où elle tombe tout à fait à pic en divers endroits. Le chemin de Mers-el-Kébir à Oran montait à plus de 150 mètres de hauteur sur la montagne de Mergiagio, il faisait de longs détours, il était roide, en fort mauvais état, impraticable pour l'artillerie et les voitures. Dès qu'Oran et Mers-el-Kébir firent partie de l'Afrique française, on dut songer à relier l'un à l'autre par une route, dans un double intérêt militaire et commercial, ces deux points si importants de la province de l'ouest.

La construction de cette grande voie de communication présentait des difficultés énormes. Ces difficultés, le génie militaire et l'armée, chargés de la direction et de l'exécution des travaux, en ont triomphé en quelques années. Grâce à l'habileté de nos ingénieurs, à la patience et au courage de nos soldats, la route de Mers-el-Kébir à Oran, commencée, je crois, en 1834 ou 18358 a été terminée en 1838. C'est, après la conduite d'eau de Constantine, le plus beau travail d'art dont la France ait doté l'Afrique, depuis sa conquête. Elle m'a paru en son genre aussi remarquable que les routes du Simplon, du Splugen, du Saint-Gothard ou de l'Orteler, car elle a été en grande partie, - 2,400 mètres sur 6,000 mètres, creusée dans le roc vif, et elle a exigé une percée souterraine de 50 mètres. Une haie d'aloès ou un parapet de pierre la bordent sur toute sa longueur du côté de la mer, qu'elle domine presque partout à pic à des hauteurs qui rendaient indispensables ce surcroît de dépenses. Au sortir de Mers- el-

⁸ On ne trouve pas toujours dans les Documents sur l'Algérie, publiés par le ministère de la guerre, les renseignements qu'ils devraient contenir.

Kébir elle côtoie la rade à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer; au-delà de la source tarie d'Ain-Kradidja, elle s'élève, par une pente douce sur une étendue de 5 kilomètres environ, puis elle redescend plus rapidement sur le quai d'Oran en contournant le dernier escarpement du Mergiagio. On n'a eu jusqu'à ce jour que deux reproches à lui faire elle est trop étroite sur certains points, et quelques-uns de ses tournants sont trop brusques. Tantôt, deux voitures lancées au galop en sens contraire se heurtent au détour d'un rocher qui les empêchait de se voir et de ralentir à temps leur vitesse imprudente; tantôt, bien qu'elles aillent au pas, elles ont de la peine, quand elles sont chargées de marchandises un peu encombrantes, à passer l'une à côté de l'autre sans s'endommager.

« Cette voie, disaient, en 1858, les rédacteurs des Documents sur l'Algérie, présentera, lorsqu'elle sera terminée, de grands avantages. Sous le rapport commercial, elle permettra de diriger, par terre, sur Oran toutes les marchandises faciles à débarquer grâce à la sûreté du mouillage ; sur le point de vue défensif, elle donnera le moyen de maîtriser entièrement la baie par des feux à bonne portée. »

La route de Mers-el-Kébir à Oran est sans contredit la promenade la plus agréable de l'Algérie. On y jouit partout de vues magnifiques sur la rade qu'on domine et sur la montagne dont on est dominé. Elle est en outre tellement fréquentée, qu'on n'y court aucun danger quand même on est seul, et qu'on peut y- passer des journées entières sans s'ennuyer un seul instant. -Devant vous, à vos pieds, la mer, d'un bleu foncé, qui lance et relance incessamment des jets d'une écume plus blanche que le lait le plus pur sur les rochers couleur de fer et de cuivre contre lesquels elle se

brise : - au-dessus de votre tête, à 300 mètres de hauteur. une vieille forteresse espagnole qui n'a plus pour sentinelles et pour habitants que les chacals et les oiseaux de proie, et dont les créneaux démantelés se perdent souvent dans un léger nuage; - plus loin, la rade et son beau cirque de montagnes, son petit port aux maisons blanches, sa forteresse de forme allongée, son phare, ses barques qui se croisent et ses nombreux navires à voile ou à vapeur qui y arrivent ou qui en partent ou qui se balancent coquettement sur leurs ancres... Mais tournez-vous du côté de la route, elle vous offrira un spectacle plus animé, plus varié, plus frappant. Les voitures, les cavaliers, les piétons, les animaux, - bêtes et gens, - pour me servir des expressions fameuses d'un illustre marguis, - s'y succèdent sans interruption. Quelle vie! quel mouvement! quelle variété! Toutes ces espèces de véhicules, ces omnibus, ces fiacres, ces coucous dont j'ai déjà parlé, bourrés d'indigènes ou d'Européens ; des calèches plus confortables, remplies de femmes élégamment parées; des canons ; des caissons; des fourgons; d'immenses chariots de foin, des quimbardes pliant et criant sous le poids de leur chargement ; de jeunes officiers qui forcent à se promener au pas, pour montrer leur adresse, leurs magnifiques chevaux arabes impatients de courir ; de hardies amazones qui galopent à franc étrier; des Espagnoles qui jouent de l'éventail et de la prunelle, et qui n'ont pour coiffure que leurs mantille; des Mauresques voilées escortées d'esclaves noirs ; des Arabes disparaissent comme passent et un éclair : détachements de troupes qui viennent de débarquer ou qui vont s'embarquer ; des soldats de toutes armes, des ouvriers de toute profession, des marins de toute nation, et, du bord de l'ouverture des grottes que la nature semble avoir creusées tout exprès le long de la route, - les fenêtres de leurs maisons, car ils n'ont pas d'autre demeure, - des Marocains bronzés et

demi-nus qui dorment ou qui vous regardent, - toutes les races humaines, tous les types, toutes les langues, tous les costumes; - puis des caravanes de chameaux chargés de marchandises, des chevaux, des mulets, des ânes employés au transport des matériaux de construction, des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres... en un mot, un pêle-mêle, une circulation, un tumulte, une activité, une chaleur, une poussière, dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on a été à pied, à cheval ou en voiture de Mers-el-Kébir à Oran. Au point de vue de l'agrément, il ne mangue absolument rien à cette belle route... gu'un peu d'ombre. Sur toutes les montagnes qui forment la rade, on ne trouve qu'un seul arbre, un caroubier, et encore est-il éloigné de la route. Cet arbre précieux appartient au consul d'Autriche qui a bâti à côté une petite maison de campagne... Il forme à lui seul le parc de cette villa. Les habitants d'Oran l'appellent le Caroubier. Les dimanches et jours de fête, ils vont par troupes au Caroubier. C'est leur bois de Boulogne, leur forêt de Montmorency! puisse-t-il au moins avoir une longue vieillesse, car il est déjà âgé maintenant et sa mort sera une calamité publique!

Ai-je besoin de l'avouer? en quittant Mers-el-Kébir, je fis amende honorable et je proclamai tout haut que l'Afrique était ce que devrait être la charte française.

Le soleil avait dissipé la brume du matin. Autant je m'étais plaint du froid quelques heures auparavant, autant je commençais à me plaindre de la chaleur. Il est dans la destinée de l'homme de n'être jamais content. La terre, la mer et le ciel prenaient des teintes si éclatantes et si vigoureuses, ce monde qui m'entourait était si nouveau pour moi, je le trouvais si curieux, qu'il me semblait que je n'aurais jamais le temps de tout voir, de tout étudier, de tout apprendre. J'accablais mon hôte de questions et je n'écoutais pas ses

réponses. Mes yeux étaient éblouis, fascinés. Trop d'images se pressaient en tourbillonnant autour de ma mémoire ; aucune n'y pouvait pénétrer et s'y graver. Mon esprit percevait en même temps des impressions trop vives, trop nombreuses, trop variées, pour n'en pas être péniblement excité. Je sentis la nécessité de me calmer, et, faisant sur moi-même un violent effort, j'essayai de prêter une oreille plus attentive aux détails pleins d'intérêt que me donnait mon hôte sur les grands événements historiques dont Mers-el-Kébir a été le glorieux théâtre.

« Vous trouverez dans ma bibliothèque, me disait-il, les histoires de MM. Charles de Rotalier et Walsin d'Esterhazy⁹. Ce sont les deux ouvrages historiques les plus remarquables qui aient été jusqu'à ce jour écrits en français, sur l'Algérie. En attendant que vous ayez le temps de les lire, je veux vous raconter en quelques mots comment, il y a 336 ans, fête pour fête, sinon jour pour jour, car cette année-là l'Ascension tombait le 17 mai, l'année 1509, les Espagnols ont fait la conquête d'Oran. »

Je le regardai fixement comme un homme qui écoute.

« A une époque, c'est-à-dire au commencement du seizième siècle, les pays du Maghreb appartenaient entièrement à cette population mixte... »

Ce début m'effraya, et j'ouvrais la bouche pour lui dire : Avocat, passez au déluge lorsqu'en ce moment même j'aperçus à notre droite, sur le bord de la route et adossée au rocher, une petite auberge française ayant pour enseigne : Aux Bains de la Reine.

9 Histoire d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée, à dater du seizième siècle, par Ch. de Rotalier. Paris, Pantin, 1841, 2 vol. in-8e.

De la Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger, par M. Walsin d'Esterhazy

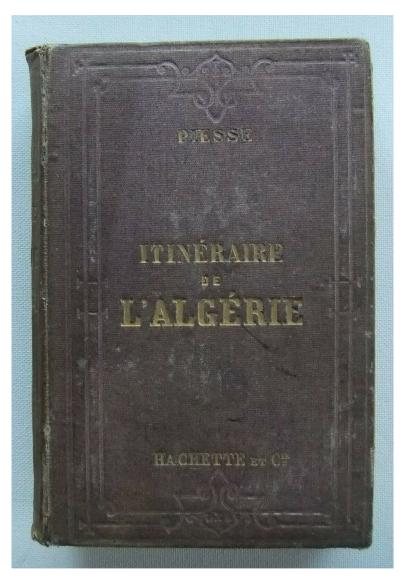
- « Apprenez-moi d'abord, m'écriai-je, ce que signifie cette enseigne, et surtout soyez bref. »
- « Cette enseigne, me répondit-il, signifie qu'au-dessous de la route, dans une grotte naturelle, sur le bord de la mer, jaillit une source d'eau thermale qui, il y a plus de trois siècles, a rendu la santé à une fille d'Isabelle la Catholique, nommée Jeanne. Modérez votre ardeur, calmez votre impatience, je vais satisfaire complètement votre curiosité Mais je crois devoir vous en avertir, vous me forcez à quitter un instant l'histoire pour la légende. »

Dans les premiers temps de la domination arabe, un marabout, - je vous dirai plus tard ce que c'est qu'un marabout, - avait fixé sa résidence sur cette montagne. On le nommait Sidi-Dedeyop. Il était d'autant plus renommé qu'il pratiquait la médecine et qu'il guérissait la plupart des malades qui s'adressaient à lui. Ses cures tenaient du prodige. Un jour, un des chefs les plus riches et les plus puissants des tribus voisines, dévoré par une lèpre affreuse, se présenta, diton, devant lui et le supplia de lui rendre la santé. Sidi-Dedeyop le conduisit dans une grotte au bord de la mer, invoqua le prophète, frappa la terre du pied, et il en jaillit une source bienfaisante qui, en peu de jours, arrêta les ravages de la lèpre et en fit disparaître les traces. A dater de cette époque, la réputation de Sidi-Dedeyop et de ses eaux se répandit dans toute l'Afrique. Des milliers de pèlerins accoururent à l'ermitage du célèbre marabout. Aussi après la mort du saint homme, les tribus voisines, les Smélas, les Beni-Ahmers et les Garabas s'emparèrent de la source thermale qu'il avait eu le bonheur de découvrir, et l'exploitèrent à leur profit.

Quand les Espagnols se furent emparés de Mers-el-Kébir et d'Oran, comme je voulais vous le raconter tout à l'heure, et comme je vous le raconterai plus tard, ils n'eurent garde de négliger la source de Sidi-Dedeyop. Ils consommèrent en bains, en douches et en boissons, une quantité d'autant plus considérable de ses eaux qu'elles les guérissaient, à ce qu'il paraît, de certaines maladies rapportées d'Amérique par les compagnons de Christophe Colomb. Le cardinal Ximénès et la reine Jeanne y rétablirent complètement leur santé compromise par d'autres infirmités. Ces deux cures fameuses leur assurèrent une vogue incroyable. Toute la noblesse d'Espagne voulut s'y laver et s'y désaltérer. On y venait autant pour s'y amuser que pour s'y guérir. C'était le Baden-Baden ou le Spa de l'époque. Aussi, à en croire Alvarez Gomez et Marmot, Oran devint alors une des villes les plus riches de la Mauritanie césarienne, et on l'avait surnommée la Corte chics, ou la petite cour.

En 1792,-comme je vous le raconterai aussi, -les Espagnols évacuèrent Oran. Le bey Mohammed-el-Kébir, qui en prit possession, fit aussitôt purifier la source de Sidi-Dedeyop, et aux pèlerinages des roumis, ou chrétiens, succédèrent ceux des vrais croyants. Dès lors tout malade dut apporter son offrande, un petit pain d'orge d'une valeur de deux mouzounas (15 centimes) avec une bougie de cire qu'il déposait à l'entrée de la grotte, et brûler quelques grains de benjoin en l'honneur du marabout. Les offrandes disparaissaient pendant la nuit, et les Arabes croient encore qu'elles n'ont iamais profité qu'a l'esprit de Sidi-Dedeyop. Dans leur opinion, les eaux ne produisaient un effet salutaire que le dimanche, - aussi se gardaient-ils bien d'en approcher les autres jours, - et elles donnaient des maladies mortelles aux gens bien portants qui avaient l'impiété d'en boire et de s'y baigner.

En construisant cette route, le génie militaire couvrit de déblais la source minérale de Sidi-Dedeyop.



Guide Joanne - Algérie - 1874



Voyage en Algérie

Théophile Gautier

Notre bateau dégorge son trop-plein de vapeur ; des canots de toute forme et de toute grandeur viennent à notre rencontre. Ils sont montés par des Maltais, des Mahonnais, des Provençaux, des canailles de tous les pays du monde. En voici un conduit par des Turcs, un autre par des nègres ! Rien n'est plus simple, et cependant la vue de ces costumes orientaux nous fit un grand effet. - Nous autres Parisiens, nous ne croyons guère aux Turcs hors du carnaval. Nous avons l'habitude de les voir signés d'un coup de pied au derrière, ou débitant des pastilles du sérail faites avec le bitume des trottoirs. - Rencontrer dans la réalité ce qui jusqu'alors n'a été pour vous que costume d'Opéra et dessin d'album, est une des plus vives impressions que l'on puisse éprouver en voyage.

Comme vous le pensez bien, nous choisîmes une barque manœuvrée par deux grands gaillards cuivrés, coiffés d'un fez, et dont le large pantalon à la turque laissait à découvert des jambes sèches et nerveuses qu'on aurait pu croire coulées en bronze. En quelques coups de rame, ils nous conduisirent, nous et nos paquets, au débarcadère, où une foule de gredins bigarrés se jetèrent sur nous et nous auraient déchirés en morceaux sous prétexte de nous rendre service, si l'inspecteur des portefaix, More d'une trentaine d'années, ne fût tombé, à coups de bâton dans les jambes, sur toute cette engeance,

avec une impartialité vraiment remarquable, et ne nous en eût débarrassés en choisissant lui-même ceux qui devaient se charger de nos malles.

ALGER INTRA-MUROS

On entre dans Alger, en venant de la mer, par la porte de la Pêcherie et par celle de la Marine. La rampe de la Pêcherie, bordée de marchands de fruits et de coquillages, aboutit à la place du Gouvernement; la porte de la Marine, où l'on arrive par une suite d'escaliers assez roides, conduit sur la même place par une rue nommée également rue de la Marine.

L'aspect de la place du Gouvernement est des plus bizarres, non par son architecture, mais par la foule qui s'y presse ; et l'étranger, en y mettant le pied, éprouve comme une espèce de vertige, tellement ce qu'il voit est en dehors de ses habitudes et de ses prévisions. On ne peut croire que quarante-huit heures de navigation dépaysent à ce point.

Cette place a été faite, comme vous le pensez bien, par les Français. Livrer ainsi de larges espaces à l'air et au soleil n'est pas dans les mœurs des Orientaux. En 1830, les constructions, baraques, échoppes, boutiques, s'avançaient jusqu'à la mer, confuses, enchevêtrées, s'épaulant l'une à l'autre, surplombant, liées par des voûtes, dans ce désordre si cher aux peintres et si odieux aux ingénieurs. Des démolitions successives, puis un incendie, ont nettoyé le terrain et formé une large esplanade entourée en grande partie de maisons à l'européenne qui ont la prétention, hélas! trop bien fondée, de rappeler l'architecture de la rue de Rivoli. — Ô maudites arcades! on retrouvera donc partout vos courbes disgracieuses et vos piliers sans proportion?

Par bonheur, la façade de la Djenina, ancien palais du dey, dont le grand mur, orné d'un cadran, occupe le fond de la place, à l'endroit où débouche la rue Bab-el-Oued; les dômes blancs et le minaret, incrusté de faïence verte, de la petite mosquée, située à droite de la porte de la Pêcherie, et que le génie a bien voulu ne pas détruire, corrigent à temps la banalité bourgeoise de ces bâtisses modernes.

On a fait à plusieurs reprises, sur cette place, des plantations d'arbres de différentes essences qui n'ont guère prospéré, soit par le manque d'humidité, soit parce que leurs racines rencontrent trop tôt les voûtes des anciens magasins murés qui forment les substructions du terre-plein.

Le côté de la mer s'escarpe en terrasse et s'ouvre sur l'azur sans bornes qui étincelle à travers un noir réseau d'agrès : c'est là que s'élève la statue équestre de Son Altesse royale le duc d'Orléans, de Marochetti.

L'hôtel de la Régence, l'hôtel du Gouvernement, des boutiques et des cafés occupent ces vilaines belles maisons en arcades dont le modèle se produit dans les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, et plusieurs autres (l'Alger, au grand regret des artistes et des voyageurs).

Quand nous arrivâmes dans Alger la Guerrière (c'est ainsi que les Musulmans la surnomment), il était environ cinq heures : le soleil avait déjà perdu un peu de sa force ; la brise de mer s'était levée, et la place du Gouvernement fourmillait de monde. C'est le point de réunion de toute la ville, c'est là que se donnent tous les rendez-vous ; on est toujours sûr d'y rencontrer la personne qu'on cherche ; c'est comme un foyer des Italiens ou de l'Opéra en plein air. Tout Alger passe forcément par là trois ou quatre fois par jour. Pour les Français, c'est Tortoni, le boulevard des Italiens, l'allée des Tuileries ;

pour les Marseillais, la Cannebière : pour les Espagnols, la Puerta del Sol et le Prado ; pour les Italiens, le Corso ; pour les indigènes, le fondouck et le caravansérail. Il v a là des gens de tous les états et de tous les pays, militaires, colons, marins, négociants, aventuriers, hommes à projets de France, d'Espagne, des îles Baléares, de Malte, d'Italie, de Grèce, d'Allemagne, (l'Angleterre ; des Arabes, des Kabyles, des Mores, des Turcs, des Biskris, des Juifs ; un mélange incroyable d'uniformes, d'habits, de burnous, de cabans, de manteaux et de capes. Un tohu-bohu ; un capharnaüm ! Le mantelet noir de la Parisienne effleure en passant le voile blanc de la Moresque; la manche chamarrée de l'officier égratigne le bras nu du nègre frotté d'huile ; les haillons du Bédouin coudoient le frac de l'élégant français. Le bruit qui surnage sur cette foule est tout aussi varié : c'est une confusion d'idiomes à dérouter le plus habile polyglotte; on se croirait au pied de la tour de Babel le jour de la dispersion des travailleurs. L'accent n'est pas moins divers : les Français nasillent, les Italiens chantent, les Anglais sifflent, les Maltais glapissent, les Allemands croassent, les nègres gazouillent, les Espagnols et les, Arabes râlent. - Les Européens affairés circulent activement à travers des îlots flegmatiques de naturels du pays qui ne semblent jamais pressés. - Le long des murailles, de pauvres diables en quenilles dorment roulés dans un morceau de couverture, ou tiennent en laisse les chevaux des promeneurs venus des environs d'Alger; d'autres traversent les groupes d'oisifs portant des paquets sur la tête ou des fardeaux suspendus à un bâton qui fait palanquin; rien n'est plus gai, plus varié, plus vivant que ce spectacle. Les endroits les plus fréquentés de Paris sont loin d'avoir cette animation.

En errant pour trouver à nous loger, nous aperçûmes, sous les premières arcades de la rue Bab-Azoun, une jeune Juive en

costume ancien ; son visage était découvert, car les Juives ne se voilent pas.

Nous fûmes éblouis de cette manifestation subite de la beauté hébraïque : Raphaël n'a pas trouvé pour ses madones un ovale plus chastement allongé, un nez d'une coupe plus délicate et plus noble, des sourcils d'une courbe plus pure.

Ses prunelles de diamant noir nageaient sur une cornée de nacre de perle d'un éclat et d'une douceur incomparables, avec cette mélancolie de soleil et cette tristesse d'azur qui font un poème de tout œil oriental. Ses lèvres, un peu arquées aux coins, avaient ce demi-sourire craintif des races opprimées; chacune de ses perfections était empreinte d'une grâce suppliante; elle semblait demander pardon d'être si radieusement belle, quoique appartenant à une nation déchue et avilie.

Deux mouchoirs de Tunis, posés en sens contraire, de façon à former une espèce de tiare, composaient sa coiffure. Une tunique de damas violet à ramages descendait jusqu'à ses talons; une seconde un peu plus courte, aussi en damas, mais de couleur grenat et brochée d'or, était superposée à la première, qu'elle laissait voir par une fente partant de l'épaule et arrêtée à mi-cuisse par un petit ornement. Un foulard bariolé servait à marguer la ceinture ; sur le haut du corsage étincelait une espèce de plaque de broderie rappelant le pectoral du grand prêtre. Les bras, estompés par le nuage transparent d'une manche de gaze, jaillissaient robustes et nus de l'échancrure des tuniques. Ces bras athlétiques, terminés par de petites mains, sont un caractère distinctif de la race juive, et donnent raison aux peintres italiens et aux femmes qui se penchent du haut des murailles dans le Martyre de saint Symphorien de M. Ingres. - Cela vient-il de ce que, toujours exposés à l'air, ils acquièrent ainsi de la force ? Est-ce une disposition congénitale, ou bien les regards, particulièrement attirés par cette nudité, la seule du costume, sont-ils portés à en exagérer l'importance ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons jamais vu une Juive ayant les bras minces. Les tuniques, dont nous avons parlé, sont étroites et brident sur les hanches et sur la croupe. Les yeux européens, accoutumés aux mensonges de la crinoline, aux exagérations des sous jupes et autres artifices qui métamorphosent en Vénus Callipyges des beautés fort peu hottentotes, sont surpris de voir ces tailles sans corset et ces corps qu'enveloppe une simple chemise de gaze moulés par un fourreau de damas ou de lampas qui fait fort peu de plis ; mais on en prend bientôt l'habitude, et l'on apprécie la sincérité des charmes qui peuvent supporter une pareille épreuve.

Nous étions comme en extase devant cette belle fille, arrêtée à marchander quelque doreloterie, et nous y serions restés longtemps si les Biskris chargés de nos paquets ne nous eussent rappelés au sentiment de la vie réelle par quelques mots baragouinés en langue sabir, idiome extrêmement borné, et qui sert aux communications de portefaix à étranger.

Il n'y avait pas de place à l'hôtel Richelieu: nous allâmes à celui du Gouvernement, sur la place de ce nom, où nous trouvâmes une chambre — pour trois. De la terrasse de cet hôtel, on jouit du mouvement perpétuel et bigarré des promeneurs. On aperçoit les dômes blanchis à la chaux des deux mosquées, le phare, la jetée, les vaisseaux qui appareillent et les bateaux à vapeur qui chauffent, les navires à l'ancre, et, plus loin, la mer gaufrée par les courants, frisée par la brise, tachetée de blanc par les ailes des mouettes ou les voiles des barques de pêcheurs. Cette perspective nous

occupa plus que notre Cirier, bien que nos sacrifices aux dieux glauques de l'abîme eussent dû nous aiguiser l'appétit.

Le crépuscule, dans les pays chauds, dure beaucoup moins longtemps que chez nous ; le soleil disparaît presque subitement, et en quelques minutes il est nuit complète : aussi nous avions eu à peine le temps de faire disparaître de notre succincte toilette de voyageurs les désordres inséparables de toute navigation, que l'ombre avait enveloppé de ses plis le blanc massif d'Alger ; ce qui ne nous empêcha pas de nous lancer avec beaucoup d'aplomb à travers la ville, sans aucun guide, ne haïssant rien tant que les cicerone de profession, et nous fiant au hasard pour nous faire tomber sur les choses curieuses ; — d'ailleurs, tout n'est-il pas également curieux dans un pays neuf comme l'Afrique ?

Nous avions fait ce raisonnement fort simple : la ville haute doit s'être conservée dans toute sa barbarie originelle ; les Européens, avec leurs idées de rues larges et planes, leurs charrois et leur mouvement commercial, doivent être restés au bas de la montagne, aux alentours du port; — toute barbarie traquée par la civilisation se réfugie sur les sommets; les vieux quartiers sont toujours haut juchés, les quartiers neufs cherchent la plaine. Les hauts quartiers sont donc les plus intéressants; c'est par eux qu'il faut commencer. - Pour nous retrouver dans ce dédale inextricable de rues, de ruelles, de passages, d'impasses, il suffira de redescendre les pentes, qui nous ramèneront infailliblement aux portions françaises de la ville. La rencontre d'un jeune officier, dont nous avions fait connaissance sur le Pharamond, nous débarrassa de toute inquiétude d'orientation : il eut cette charmante complaisance de vouloir bien nous accompagner dans notre incursion.

Les vieilles rues d'Alger ne ressemblent en rien à ce que nous entendons en Europe par ce mot : les moins étroites ont à peine cinq ou six pieds de large ; les étages surplombent de manière que souvent le faîte des maisons se touche ; les architectes mores ne se préoccupent nullement de la régularité ; et comme, avant la conquête, il n'y avait ni grande ni petite voirie, ce sont à chaque instant des saillies et des retraites, des angles désordonnés, des coudes imprévus, des hasards de cristallisation comme ceux des stalactites dans les grottes. L'intérieur repousse le dehors, les chambres se prolongent sur la rue, les cabinets sont appliqués aux murs comme des garde-manger ; l'espace qui manque en dedans est pris sur la voie publique.

Toutes ces constructions parasites sont soutenues par des rangées d'étançons qui supportent les encorbellements, et figurent des espèces de moucharabiehs.

Quelquefois une maison se continue de l'autre côté de la rue au moyen d'une voûte plus ou moins longue ou de plusieurs avances formant l'escalier renversé et communiquant par le sommet.

La perpendiculaire est rarement observée dans les constructions algériennes ; les lignes penchent et chancellent comme en état d'ivresse, les murailles se déjettent à droite et à gauche comme si elles allaient vous tomber sur le dos. Rien ne porte, rien n'est d'aplomb. Les maisons, plus larges d'en haut que d'en bas, font l'effet de pyramides sur la pointe. Tout cela s'écroulerait sans doute si des poutres et des perches allant d'un côté à l'autre de ces coupures semblables à des traits de scie dans un bloc de pierre, ne retenaient à distance les murailles, qui meurent d'envie de s'embrasser.

Ce système d'échafaudages et d'arcs-boutants, qui paraît d'abord bizarre et disgracieux, a pourtant son utilité. Ainsi reliées. les maisons se soutiennent mutuellement, sont solidaires les unes des autres, s'épaulent, se tassent, et forment des pâtés laissant peu de prise aux tremblements de terre, qui renverseraient des bâtisses en apparence mieux ordonnées. Si les fenêtres sont les yeux des logis, on peut dire des demeures algériennes qu'elles sont louches, borgnes et souvent aveugles. Les Mores, les gens les moins curieux de la terre, ne se soucient pas plus de voir que d'être vus, et pratiquent le moins d'ouvertures possible à l'extérieur ; ils s'éclairent par la cour, centre obligé de toute habitation orientale. L'imposition des portes et fenêtres serait chez eux d'un mince rapport. Ces détails, qui nous devinrent familiers par la suite, ne se laissaient deviner que d'une manière confuse, avec ce grossissement et ce mirage que la nuit prête aux objets.

De rares lanternes tremblotaient de loin dans ces fissures, où deux hommes ont peine à passer de front ; souvent même nous marchions dans l'obscurité la plus opaque, tâtant les murailles jusqu'à ce que la ligne, se redressant, permit au pâle rayon d'arriver à nous. De temps en temps, d'une porte basse entrebâillée, d'un grillage, d'une petite fenêtre, d'une boutique encore ouverte filtrait la lumière avare d'une chandelle de cire, d'une lampe ou d'une veilleuse, qui projetait sur la paroi opposée des silhouettes bizarres et grimaçantes ; de longs fantômes blancs filaient silencieux, rasant les murs des rues, tantôt couverts par l'ombre, tantôt trahis par quelque lueur subite. - Nous montions toujours. - Aux pentes roides avaient succédé les rampes taillées en escalier. Les Européens devenaient de plus en plus rares ; nous étions au cœur même de la ville more : près de la Casbah.

L'architecture dont nous avons essayé de donner quelque idée tout à l'heure prenait dans la nuit les apparences les plus mystérieuses et les plus fantastiques. Rembrandt, dans ses eaux-fortes les plus noires, n'a rien imaginé de plus bizarrement sinistre. À la nuit se joignait l'inconnu. Nous entendions près de nous des chuchotements étranges, des rires gutturaux, des paroles incompréhensibles, des chants d'une tonalité inappréciable ; des figures noires, accroupies au seuil des portes, nous regardaient avec des yeux blancs. Nous mettions le pied sur des masses grisâtres qui changeaient de position et poussaient des soupirs.

Nous marchions comme dans un rêve, ne sachant si nous étions éveillés ou endormis. Ayant aperçu une lueur assez vive qui sortait d'une porte basse ouvrant sa gueule rouge dans les ténèbres, nous demandâmes ce que c'était; on nous répondit : « Un café ! » Nous aurions plutôt cru à une forge en activité, à un atelier souterrain de cabires et de gnomes.

Une chanson nasillarde, accompagnée d'accords chevrotés, sortait du trou. — Nous plongeâmes dans l'antre avec une assurance que nous pouvons qualifier d'héroïque, tant l'endroit avait l'air rébarbatif et mal hanté. Il faut dire aussi, pour être juste, que l'uniforme de l'officier nous rassurait un peu.

Figurez-vous une cave de sept à huit pieds carrés, à voûte si basse, qu'on la touchait presque du front, éclairée fantastiquement par le reflet d'un grand feu brûlant dans une espèce d'âtre-fourneau, près duquel le cawadji (cafetier), drôle basané à mine farouche, se tenait debout, cuisinant sa marchandise en proportion des demandes ; car, en Afrique, le café se prépare tasse par tasse, à mesure qu'il se présente des consommateurs..



Les chemins de mémoire

L'expansion d'Oran

Adolphe - Laurent Joanne

Nous avons conquis un immense empire qui s'étend du Maroc à Tunis et de la Méditerranée au désert. Nous aurons encore bien des révoltes à combattre, des complots à étouffer, mais partout, même dans ces montagnes de la Kabylie où les Turcs n'avaient jamais pénétré, la souveraineté de la France a été proclamée et reconnue. N'est-ce donc rien qu'un pareil résultat ? Avons-nous eu véritablement le temps nécessaire pour tenter d'autres entreprises ? Cependant plus on explique, plus on justifie le passé, plus on doit se montrer exigeant et sévère pour l'avenir.

Pour comprendre combien les idées des algérophobes sont absurdes et impraticables, pour avoir une idée nette et vraie de l'avenir réservé à l'Afrique du Nord, il faut voir la colonisation à l'œuvre dans la ville d'Oran. C'est là qu'elle a peutêtre rencontré les plus grands obstacles, mais c'est là qu'elle a pris assurément les développements les plus rapides. La ville de 1846 ne ressemblait déjà plus à la ville de 1842 ou 1843. Ceux de ses anciens habitants qui y revenaient après une absence de plusieurs années ne pouvaient plus la reconnaître. Loin de se ralentir, cette transformation se continue avec un surcroît d'activité. Car la population augmente toujours dans les mêmes proportions, c'est-à-dire de 450 à 500 habitants par mois. Dans son supplément du 25 mai 1847, le *Moniteur algérien* a publié l'état comparatif du mouvement de la population européenne dans les villes et le littoral de l'Algérie,

pendant le premier trimestre de cette année. Or le gain pour Oran était de 1368, ainsi répartis:

	Français.	Anglais.	Anglo- Maltais,	Anglo- Espagnols	Espagnols.	Italiens.	Allemands	TOTAL.
4er janvier 1847	6,200	54	97	335	8,688	1,469	1,416	18,259
31 mars 1847	6,960	61	99	330	9,427	1,525	1,525	19,627

Cette augmentation si régulièrement progressive de la population est facile à comprendre. Tout capitaliste qui débarque à Oran avec des fonds les place à l'instant même à des taux fabuleux, 25, 30, 40 pour cent sur gage et sur billets, 15 et 20 % sur hypothèques, jamais moins de 12 %, avec toutes les garanties et les sûretés désirables. L'argent est encore tellement rare et si nécessaire en Afrique, qu'on l'y pave beaucoup plus cher qu'il ne devrait valoir, 5, 8 et 10 fois ce qu'il coûte en France. On a peine à s'expliquer pourquoi les capitaux français qui se sont précipités avec un engouement si absurde dans tant d'entreprises industrielles dont la réussite était trop chanceuse pour pouvoir être raisonnablement espérée, hésitent si longtemps à émigrer en Algérie, où ils réaliseraient d'énormes bénéfices, sans attendre une heure, sans courir de risques sérieux, et tout en aidant puissamment aux progrès de la colonisation. Il en est du travail comme du capital. L'offre reste toujours inférieure à la demande. Tout artisan ou journalier qui vient s'établir à Oran est sûr d'y trouver de l'ouvrage le jour même de son arrivée, s'il le désire. Les salaires y sont élevés; mais aussi la vie y est fort chère, plus chère qu'à Paris, grâce surtout à la douane, qui, sous le prétexte de favoriser l'industrie et le commerce de la France. — et en réalité pour enrichir quelques négociants

armateurs de Marseille, — impose à l'Algérie l'obligation de s'approvisionner de tout en France, ou de payer aussi cher qu'elle les payerait en France certains objets de première, nécessité que d'autres peuples lui vendraient à des prix bien inférieurs, si ses ports étaient déclarés ports francs. Le nombre des maisons nouvellement construites augmente selon les besoins de la population. La valeur de celles qui avaient été bâties en 1842 s'élevait à 330,000. Ce chiffre montait en 1843 à 984,800; l'année suivante il dépassait un million. Le ministère de la guerre vient de publier le Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1845-1846. Nous empruntons à. ce compte rendu officiel les renseignements suivants.

Les exportations d'Oran en 1845 ont augmenté de 87,627 francs, mais ses importations présentent une diminution de 2,595,000 francs. Aussi Oran, qui en 1844 occupait le second rang dans le mouvement commercial, est tombé au troisième en 1845. « Cette diminution, disent les auteurs de compte rendu, porte principalement sur les grains et les fourrages que la province tirait principalement de l'étranger, et qu'elle a obtenus à bien meilleur compte dans la province de Bone et sur les marchés intérieurs de l'Algérie, circonstance qui prouve que la colonie pourra trouver assez prochainement dans la fécondité de son sol les moyens de pourvoir ellemême aux besoins de son alimentation. » D'ailleurs, malgré cette diminution, le port d'Oran ou de Mers-el-Kebir conserve le deuxième rang dans le tableau du mouvement général de la navigation, et s'il reste toujours bien au-dessous d'Alger, il continue à dépasser de beaucoup Bone et Stora. Les proportions sont ainsi établies :

Alger: 46,1 %; Mers-el-Kebir: 19,9 %; Bone: 7,1 %; Stora: 6,6 %.

Plus loin, on lit dans le même rapport : « Des trois provinces, celle d'Oran est celle qui a vu s'accomplir en 1846 les faits les plus importants de la colonisation dans le territoire mixte. Deux centres nouveaux y ont été fondés par L'État, l'établissement d'un troisième a été confié à une société ; une concession de 940 hectares a été faite à un capitaliste, à la charge d'y établir un hameau de vingt familles. Par ordonnance royale en date du 4 décembre dernier, il été a été créé huit communes dont les territoires vont être concédés à des particuliers ou à des compagnies. Enfin, un grand nombre d'autres projets ont été conçus, classés et présentés. »

En effet, le mouvement imprimé à la ville d'Oran s'est communiqué à sa banlieue et à une partie de sa province. Je n'ai point à m'occuper ici de ce qui s'est fait à Mostaganem, à Arzew, à Mascara, à Tlemcen, à Djemmâ-Gazouat, à Sidi-bel-Abbès, au Sig. Je ne parlerai que des essais plus ou moins heureux dont j'ai pu apprécier par moi-même les résultats dans la banlieue d'Oran. Deux villages sont achevés, ceux de la Sénia et de Sidi-Chamy. Un, celui de Misserghin, est en cours d'exécution. Sur quatre-vingt-seize lots qui restaient à disposer, quarante sont distribués, trente-huit constructions achevées en 1846 ou en voie d'achèvement représentent une valeur de 60,000 fr; 170 hectares sont en plein rapport. Les deux chiffres additionnés des cultures et des constructions donnent 660,000 fr. C'est pour cent guarante-deux concessions une moyenne de 4,650 fr. En outre, et sans parler de Mers-el-Kebir et de Kargentali, qui sont, l'un le port, et l'autre le faubourg d'Oran, la plaine d'Oran est couverte déjà d'un grand nombre d'établissements isolés, tels que fermes ou établissements. maisons de campagne. Parmi ces surtout ceux de Ramoger, à AinBeide, MM. remarque Brauncha, sur le bord du petit lac, Remy, sur la route d'Oran, à

Sidi-Chamy, Traversier, Paris, George, Lecerf, sur la route d'Oran, à la Sénia, Boyer et Marquis, près du ravin Blanc, de Montigny, entre les routes de Misserghin et du Figuier, Ernest de Saint-Maur à Dar-Beida. Les exploitations de MM. George, Ernest de Saint-Maur et de Montigny méritent surtout une mention particulière. « On compte dans la banlieue d'Oran quarante-six fermes dont la valeur en construction, cultures et défrichements, dépasse 600,000 fr. 2,000 hectares environ sont cultivés en céréales, des plantations nombreuses ont été faites. Tout prouve enfin que l'essor est donné, et que l'on doit se hâter de lui ouvrir un champ plus vaste. » *Documents sur l'Algérie* pour 1846.

Ces progrès si extraordinaires, ces résultats si brillants, Oran les doit à son importance commerciale et politique ou militaire qui en feront tôt ou tard l'égale ou du moins la rivale d'Alger. Elle possède le port le plus grand, le plus profond et le plus sûr de toute la côte de l'Afrique septentrionale ; car elle peut y abriter presque par tous les temps une flotte entière, et les navires du plus fort tonnage y entrent aussi facilement que les balancelles espagnoles on les sandales marocaines. Ce mouillage, la nature qui l'a fait, s'est chargée elle-même de le défendre. Quelques travaux peu coûteux, peu difficiles, suffiraient pour le rendre promptement inattaquable; malheureusement la peur de l'Angleterre a empêché ou retardé jusqu'à ce jour la construction de ces fortifications qui seraient si nécessaires en cas de guerre. L'année dernière seulement, le gouvernement s'est enfin décidé à faire élever une ou deux batteries sur la route de Mers-el-Kebir. La possession de ce beau port nous rend maîtres d'interdire l'entrée et la sortie de la Méditerranée à toutes les marines de l'Europe, même à celle de l'Angleterre. En nous donnant, comme le disait Philippe V dans son manifeste du 6 juin 1732, des avantages formidables et funestes sur les provinces méridionales de l'Espagne, elle nous fournirait un moyen infaillible de nous assurer, s'il en était besoin, sa neutralité ou son concours. D'un autre côté, sa position promet, garantit à Oran les plus brillantes destinées commerciales : elle ne peut manguer de redevenir ce qu'elle était avant la conquête espagnole, le marché principal de l'ouest et d'une partie du midi de l'Afrique ; tôt ou tard, elle enlèvera à Gibraltar une partie de son commerce interlope; car elle lui offrira le triple avantage, dit M. Baude, (Tome II, p. 17), de la sûreté du mouillage, de l'économie d'un double trajet de 80 lieues par une mer excessivement difficile, et la faveur, au départ de tous les vents autres que ceux du nord au nord-est. Enfin, son commerce d'entrepôt doit infailliblement acquérir une importance extraordinaire. A cet égard, son passé est le plus sûr garant de son avenir. Son entrepôt réel, ouvert le 1er juillet 1841 a donné les résultats suivants :

Valeurs entreposées.

6 derniers mois de 1841. 277,443

1842. 925,852

1843. 1,479 613

1844. 1,616,055

Les deux entrepôts réels de l'Algérie, Alger et Oran avaient pris part au mouvement général :

En 1843, Alger, dans la proportion de 36 %, et Oran dans celle de 64 ;

En 1844, cette proportion était ainsi changée, Alger, 17 % et Oran 83 %.

Des entrepôts fictifs existaient depuis longtemps à Alger, à Oran, à Bone, à Philippeville; en 1844, ces quatre villes se sont partagé avec Ténès, où un entrepôt avait été établi cette année même, le mouvement général dans les proportions suivantes :

Oran 41 %.

Alger 24

Bone 16

Philippeville 13

Ténès 1

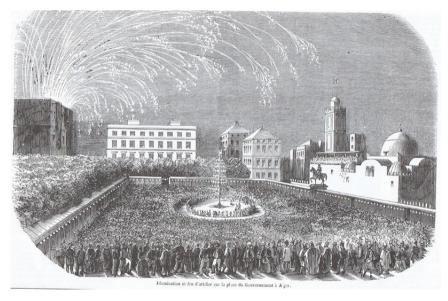
Ou'on ne s'y trompe pas cependant, et ce qui a été fait à Oran est beaucoup, si on tient compte des circonstances, des difficultés et du temps, mais ce n'est rien, ou presque rien, quand on le considère en soi. Ce mouvement est un peu factice, ou du moins, il est un effet de certaines causes qui ne doivent et ne peuvent pas durer. Supprimez ou diminuez l'armée, et la colonie, aujourd'hui si active, si prospère, languit et meurt. Cette population, qui s'augmente si rapidement chaque mois, produit peu de chose : elle bâtit beaucoup de maisons, défriche quelques terres et fait un peu de commerce. Voilà tout. L'industrie et l'agriculture n'existent encore que sur une très-petite échelle. Pour que tout ce qui s'est fait, se fait ou se fera, ait quelques chances de durée, il faut l'appuyer sur une population civile, agricole, manufacturière et commerciale qui s'attache au sol pour ne plus le quitter, et qui non seulement se nourrisse elle même, mais qui, selon les termes mêmes du problème posé par le général Lamoricière, « suffise aussi à nourrir 25,000 hommes de troupes et 6,000 chevaux ou mulets, effectif militaire nécessaire à la défense du pays dans les circonstances ordinaires. » Or, on ne saurait trop le répéter, bien que ces vérités élémentaires deviennent triviales à force d'être redites, pour attirer cette population, et pour la retenir, il faut lui fournir d'avance les moyens de se défendre, non-seulement contre les ennemis du dehors, mais contre ceux du dedans; il faut lui offrir des avantages au lieu de lui imposer des charges ; il faut lui garantir les droits dont elle jouirait ailleurs ; il faut l'aider au lieu de la décourager. Quand toutes ces conditions seront remplies, la colonisation marchera d'elle-même d'un pas rapide, et sans qu'il soit nécessaire, pour hâter ses développements, de recourir à tel ou tel système absolu et exclusif.



Le général La Moricière en 1843

Je n'analyserai pas le projet du général Lamoricière : depuis mon retour en France, ce projet a été plusieurs fois imprimé et discuté; ses avantages évidents et ses prétendus inconvénients sont aujourd'hui suffisamment connus et appréciés. D'ailleurs, je ne veux pas sortir des généralités pour entrer dans les détails. Ou'on l'adopte tout entier, ou qu'on ne l'essaye qu'en partie, le projet du général Lamoricière mérite, ainsi que celui du général Bedeau, d'être distingué de tous les autres systèmes, en ce sens surtout qu'il n'est pas resté à l'état de théorie. Au lieu de se composer uniquement d'idées plus ou moins réalisables, il contient une masse énorme de faits et de renseignements positifs, d'une incontestable utilité pratique. Les longues et consciencieuses études auxquelles s'est livré le général Lamoricière, avec la coopération de MM. de Marlimprey, d'Illiers et Azéma de Morugravier, auront, quoi qu'il arrive, les plus importants résultats pour l'avenir de la province d'Oran. De quelque manière que l'on peuple le grand triangle qui a sa base sur le bord de la ruer, d'Oran à Mostaganem, et son sommet à Mascara, grâce au général Lamoricière, toutes, ou presque toutes les questions pratiques sont résolues. On sait maintenant quelles sont les terres dont l'État peut disposer, ou qu'il pourrait se procurer aux meilleures conditions; on connaît celles qui seraient les plus faciles à défendre, à cultiver, à arroser ; les plus salubres, les plus fertiles; on s'est convaincu enfin que ces plaines, aujourd'hui si désertes et si arides, ont été, à diverses époques, couvertes de populations nombreuses et de cultures variées. Que mangue-t-il donc encore à la colonie ? des hommes et des capitaux. Le général Lamoricière indique un moyen simple de se les procurer ; ce moyen ne tardera pas à être essayé, car deux ordonnances royales, du 4 décembre 1846 et du 19 février 1847, en ont autorisé l'application sur onze communes des environs d'Oran. Le cahier des charges qui déterminera les conditions auxquelles seront concédées ces communes est depuis quelques jours à l'examen du conseil D'État; tout fait espérer que les nombreuses et importantes questions à résoudre recevront rapidement une solution qui, tout en garantissant les intérêts de la colonie, sera en même temps favorable aux concessionnaires; c'est évidemment le but qu'il fallait atteindre. De nombreux capitalistes attendent avec impatience le résultat de cet examen, pour adresser au gouvernement des demandes de concession, et il y a tout lieu de croire que l'espace destiné à recevoir la population européenne dans la province d'Oran sera envahi dès que ce travail sera terminé.

ADOLPHE JOANNE.



Feu d'artifice à Alger